LES TROIS MARIS,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

Par L. B. PICARD.

1.6

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la rue Feydeau, par les Comédiens sociétaires de l'Odéon, le 27 thermidor an 8.



A PARIS,

Chez { HUET, Libraire, rue Vivienne, N.° 8.
CHARON, Libraire, passage Feydeau.

AN VIII.

Personnages.	*Acteurs.*
DESGRAVIERS, ancien négociant.	PICARD.
BAZIN, professeur de belles-lettres.	VIGNY.
DUPARC, juge.	DORSAN.
LECOQ, brasseur.	CLAUZEL.
M.me BAZIN.	M.lle JOSSET.
M.me DUPARC.	M.me DESROSIERS.
M.me JACOB.	M.me MOLLIÈRES.
LEDOUX, valet de M.me Jacob.	VALVILLE.

La Scène est à Paris.

LES TROIS MARIS,

COMÉDIE.

ACTE I.

Le Théâtre représente un riche sallon, un cabinet d'un côté, une fenêtre de l'autre.

SCENE PREMIERE.

LEDOUX, M.me DUPARC.

(*On entend sonner.*)

LEDOUX, *traversant le theâtre.*

ATTENDEZ; on y va. Nos affiches indiquent pourtant que nous ne donnons audience qu'à dix heures, et déja du monde! C'est un bon état que celui do sorcier; mais il faut convenir qu'il donne bien du mal. (*Il va ouvrir.*) Entrez, madame, entrez.

M.me DUPARC, *examinant l'appartement.*

Je me suis trompée, sans doute; ce n'est pas ici l'appartement de madame Jacob.

LEDOUX.

Pardonnez-moi.

M.me Duparc.

Madame Jacob, cette femme si savante, si renommée!

Ledoux, *comme ayant l'air de réciter sa leçon.*

Versée dès sa plus tendre enfance dans la cartonomancie Egyptienne; ayant parcouru une grande partie du monde, pour trouver les savans qui l'ont perfectionnée dans cet art, et se mettre en état de procurer les conseils et avis salutaires que dictent la prudence et la sagesse, en vous faisant éviter le mal pour parvenir au bien, ainsi que nous avons eu l'honneur d'en prévenir les dames par nos petits billets imprimés, portant pour titre : *Le Flambeau de la Vérité.*

M.me Duparc.

Est-il possible? Quoi ! c'est ici ?

Ledoux.

Ici même. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Madame va paraître dans l'instant; elle est à sa toilette.

M.me Duparc.

A sa toilette ! Je m'étonne de plus en plus.

Ledoux.

Je vois ce qui vous surprend. On va chez une devineresse; on s'attend à voir une vieille femme dans un grenier, un grabat, deux chaises et une table. Point du tout. Un des plus jolis appartemens de la chaussée d'Antin, les meubles antiques les plus modernes, une jeune femme aimable, coquette recherchée dans sa parure : c'est tout simple. Madame est la plus célèbre de Paris, et nous ne regardons pas à la dépense.

M.me Duparc.

La plus célèbre en effet. On m'a dit...

Ledoux.

Madame a bien fait de se hâter : avant un quart-d'heure notre sallon sera plein de toutes les élégantes du quartier, et il faudra attendre son tour. Vous entendez que pour être valet-de-chambre et prévôt de salle d'une devineresse, je n'aurais pas quitté un poste excellent, si les affaires n'allaient pas aussi bien.

M.me Duparc.

Un poste excellent !

LEDOUX.

Brigadier dans les machines de l'Opéra. Mais voici madame, je vous laisse. (*Il sort.*)

SCENE II.

M.me DUPARC, M.me JACOB.

M.me JACOB.

Mille pardons, madame, de vous avoir fait attendre; puis-je avoir le bonheur de vous être utile?

M.me DUPARC.

Plusieurs femmes de ma connaissance se sont si bien trouvées des conseils que vous leur avez donnés...

M.me JACOB.

Que vous venez m'en demander vous-même.

M.me DUPARC.

Je me trouve dans une situation fort embarrassante.

M.me JACOB.

Madame est mariée?

M.me DUPARC.

Oui.

M.me JACOB.

C'est votre mari qui cause vos chagrins?

M.me DUPARC.

Il est trop vrai.

M.me JACOB.

Vous êtes jeune, jolie; il serait bien coupable, s'il était infidèle.

M.me DUPARC.

Aussi ne l'est-il pas.

M.me JACOB.

Il est jaloux.

M.me DUPARC.

Vous l'avez dit.

M.me JACOB.

Il adore sa femme?

M.me DUPARC.

Et il en est bien payé de retour.

M.me JACOB.

Un très-galant homme?

M.me DUPARC.

Intègre, délicat.

M.me JACOB.

Mais un caractère ombrageux?

M.me DUPARC.

Susceptible, défiant; voyant un ennemi dans l'homme qui lui serre la main.

M.me JACOB.

Un amant de sa femme dans l'homme qui la regarde?

M.me DUPARC.

C'est unique comme vous devinez les choses!

M.me JACOB.

Trouvez-vous?

M.me DUPARC.

Il me gêne au point que, pour venir vous consulter, il m'a fallu profiter du moment où il va au palais...

M.me JACOB.

C'est un homme de loi?

M.me DUPARC.

Un juge.

M.me JACOB.

Il est jeune encore?

M.me DUPARC.

Trente-six ans.

M.me JACOB.

Vous demeurez loin d'ici?

M.me DUPARC.

A l'Estrapade.

M.me JACOB.

Ah! ah!

M.me Duparc.

Je n'aurais pas tout l'amour que j'ai pour lui, que je n'oublierais jamais ce que je me dois à moi-même. Mais convenez qu'il est bien dur pour une jeune femme d'être obligée de renoncer à tous les plaisirs.

M.me Jacob.

Et qu'en vérité ce n'est pas la faute de certains maris, si leurs femmes sont vertueuses.

M.me Duparc.

Non que le mien refuse de me conduire par-tout.

M.me Jacob.

Mais il veut toujours vous accompagner, et ses occupations..

M.me Duparc.

Nous retiennent souvent dans son cabinet, où je lis des romans...

M.me Jacob.

Tandis qu'il examine les procès dont il est rapporteur.

M.me Duparc.

Or, une telle surveillance est injurieuse, inutile.

M.me Jacob.

Dangereuse même.

M.me Duparc.

Dangereuse, vous l'avez dit.

M.me Jacob.

Un jeune homme vous a distinguée ?

M.me Duparc.

Au jardin des Plantes où je me promenais un soir avec mon mari; je n'y faisais pas la moindre attention.

M.me Jacob.

Mais l'inquiétude de votre mari vous le fit remarquer.

M.me Duparc.

Et depuis ce temps, cet homme m'obsède sans cesse, je ne peux sortir que je ne le voie sur mes pas : à la promenade, les yeux fixés sur les miens, il a l'air de me plaindre; il est fort riche, assez bien fait; il a déja essayé de me faire remettre un

billet par un gros valet qu'il appelle son jockei. Depuis deux jours il a loué une petite chambre garnie dont les fenêtres donnent sur les miennes, et je le vois constamment à sa croisée, pinçant sur sa guittare des romances où il parle de victime innocente, de tyran ombrageux. Je suis la victime, et le tyran est mon pauvre Duparc. Que ferai-je ? en parlerai-je à mon mari ?

M.me Jacob.

D'après son caractère, ses soupçons ne feront qu'augmenter.

M.me Duparc.

Recevrai-je les épîtres du galant pour y répondre et l'éconduire?

M.me Jacob.

Le fat concevra des espérances.

M.me Duparc.

C'est ici que la prévoyance et les conseils d'une personne comme vous me deviennent nécessaires.

SCENE III.

Les mêmes, LEDOUX.

Ledoux.

Une dame à qui vous avez donné rendez-vous ce matin demande à voir madame.

M.me Jacob.

Ah ! c'est probablement cette madame Bazin dont madame Derville m'a parlé. Priez d'attendre.

M.me Duparc.

Madame Bazin ! quelle singulière rencontre ! c'est ma meilleure amie, ma voisine ; elle peut entrer sans indiscrétion.

M.me Jacob.

Mais êtes-vous bien sûre ?...

M.me Duparc.

Oh ! très-sûre, c'est madame Derville à qui je dois également le bonheur de vous connaître ; madame Bazin, la femme d'un

professeur de belles-lettres qui demeure à l'Estrapade, dans ma maison. Je serai charmée de la voir.

M.me JACOB.

Faites entrer, Ledoux. (*Il sort.*)

SCENE IV.

M.me DUPARC, M.me JACOB.

M.me DUPARC.

C'EST là une petite femme bien heureuse, un mari charmant, plein d'esprit, point gênant, point jaloux, confiant et rangé.

M.me JACOB, *en soupirant.*

Qu'elle garde précieusement un pareil trésor.

M.me DUPARC.

Vous soupirez, madame Jacob.

M.me JACOB.

Et chacun n'a-t-il pas ses peines, madame Duparc?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTES, M.me JACOB.

M.me BAZIN.

QUE vois-je? madame Duparc chez madame Jacob?

M.me DUPARC.

Vous, chez madame Jacob, madame Bazin?

M me BAZIN.

Vous qui plaisantiez tant madame Derville sur sa confiance dans les cartes?

M.me DUPARC.

Vous qui aviez l'air de vous moquer, quand on parlait de la science de certaines personnes?...

M.me BAZIN.

Vous y voilà.

M.me Duparc.

Je vous y surprends.

M.me Jacob.

Vous n'avez rien à vous reprocher.

M.me Bazin.

C'est qu'en vérité, ma voisine, je ne conçois pas votre démarche. Qu'on vienne consulter les personnes de l'art quand on a quelque peine, c'est tout simple; mais, heureuse comme vous l'êtes, quand on a un mari comme le vôtre qui ne quitte pas sa femme, qui ne semble respirer que par elle.

M.me Jacob.

Les peines de madame viennent aussi de son mari.

M.me Bazin.

Il est trop vrai, madame, je l'aime de tout mon cœur, et il le mérite sous bien des rapports. Il a de l'esprit, de l'éloquence, de l'instruction, à ce qu'on dit, à ce qu'il dit lui-même; car n'ayez pas peur qu'il vous laisse ignorer ses belles qualités. La vanité est un cruel défaut, et ses perpétuelles railleries sur les maris trompés, et la confiance avec laquelle il affirme qu'il est à l'abri de pareils accidens, confiance fondée sur l'opinion qu'il a de son propre mérite, bien plus que sur l'amour et la vertu de sa femme. Ah! que n'a-t-il un peu de cet amour, de cette tendre inquiétude que j'ai vingt fois admirée dans M. Duparc!

M.me Duparc.

Que M. Duparc n'a-t-il un peu de la confiance, de la sécurité de M. Bazin!

M.me Bazin.

Vous ne savez guères ce que vous desirez, ma voisine, et cette sécurité ne ressemble-t-elle pas trop souvent à l'indifférence, à la négligence? Par exemple, comment trouvez-vous M. Bazin qui me laisse seule à Paris pour aller passer ses vacances à la campagne, me donnant bien rarement de ses nouvelles, me recommandant de ne pas trop m'ennuyer loin de lui, comme s'il se croyait absolument nécessaire à mon bonheur? C'est trop vrai, dans le fond; mais est-il bien à lui d'en paraître si persuadé? Suis-je déja si vieille, si laide, que je ne puisse donner de l'inquiétude, de la jalousie à un mari?

M.me JACOB.

Et les occasions ne vous manqueraient pas.

M.me BAZIN.

Comment, madame, l'autre jour à la Chaumière du Mont-Parnasse, j'étais avec ma cousine à regarder la balançoire ; un homme très-bien mis ne s'est-il pas mêlé de notre conversation? ne nous a-t-il pas suivies ? n'a-t-il pas été voir ma cousine le lendemain ? Eh bien, madame, qu'arrivera-t-il ? mon mari revient ce soir ou demain matin au plus tard ; cet homme qui ne le connaît pas, mais qui paraît entreprenant, téméraire, trouvera le moyen de faire connaissance avec lui. Je vois d'ici mon mari qui me le présente, qui m'engage à le bien recevoir, qui, sous prétexte des travaux de sa classe, de ses traductions grecques ou latines, m'envoie au spectacle, dans les sociétés, seule avec l'homme en question. Voyez pourtant, madame, où tout cela nous conduirait, si on ne se respectait pas soi-même, et si on n'aimait pas ces maudits maris beaucoup plus qu'ils ne le méritent.

M.me DUPARC.

Oui, beaucoup plus qu'ils ne méritent, ma voisine; car ne croyez pas que la jalousie du mien soit plutôt de l'amour que la confiance du vôtre ; c'est de l'orgueil, la crainte de la honte, s'il était trompé. Voilà tout.

M.me BAZIN.

Ah ! mon dieu ! oui, de l'orgueil ; M. Bazin m'a épousée très-jeune, et il croit avoir tout gagné en m'adressant le lendemain des noces un beau discours comme ceux qu'il adresse à ses écoliers pour la rentrée des classes.

M.me DUPARC.

Il est un peu pédant votre cher mari.

M.me JACOB.

Un professeur !

M.me BAZIN.

Ma femme, me dit-il, je n'entreprendrai point de vous retracer vos devoirs d'épouse et de mère ; c'est l'amour qui a présidé à notre hymen ; je ne compte et ne veux compter que sur cet amour. Je ne me permettrai de vous donner qu'un seul conseil. Ne cessez jamais de vous rendre compte à vous-même de vos sentimens, de votre conduite ; et pour que ce

compte soit utile et clair, tenez un journal fidèle de toutes vos actions, de toutes vos pensées; écrivez tous les matins ce que vous aurez fait la veille, et que ce journal soit tenu avec la plus minutieuse sévérité; ne vous épargnez jamais vous-même. Outre que la nécessité d'écrire tout ce que vous faites, peut vous arrêter, si jamais vous étiez tentée de mal agir, la lecture de ce journal peut devenir très-amusante pour nous dans nos soirées d'hiver. Cela vaudra bien tous ces romans qui nous pleuvent des quatre parties du monde. Ainsi parla mon très-cher et honoré mari.

M.me JACOB.

Que de femmes dans Paris n'oseraient entreprendre de tenir fidèlement un pareil registre!

M.me BAZIN.

C'est pourtant ce que j'ai fait depuis deux ans que je suis mariée. Eh bien! à peine s'est-il avisé deux fois de me demander la lecture de ce journal qui devait faire le charme de nos soirées.

M.me JACOB.

Comment donc! des maris, l'un confiant, l'autre jaloux. J'en conclus que vous êtes toutes les deux bien malheureuses. Ah! plût au ciel que moi qui vous parle... Or ça, je suis dans l'usage de conseiller chaque personne séparément.

M.me DUPARC.

Mais... qu'en pensez-vous, madame Bazin?...

M.me BAZIN.

Quand on est lié autant que nous le sommes.

M.me JACOB.

On n'a pas de secrets l'une pour l'autre; il s'agit de déterminer votre conduite par les cartes: mais on pourrait nous interrompre. (*Elle appelle*) Ledoux.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTES, LEDOUX.

LEDOUX.

MADAME!

M.me JACOB.

Ne laissez entrer personne, et priez d'attendre ceux ou celles qui voudraient me parler.

LEDOUX.

C'est qu'il y a là un homme qui ne me paraît rien moins que patient : il s'agit, m'a-t-il dit, d'une affaire très-pressée.

M.me DUPARC.

Nous serions désespérées de vous gêner.

M.me BAZIN.

Recevez cet homme ; nous pouvons attendre.

M.me JACOB.

Me le permettez-vous, mesdames ? Ayez donc la complaisance de passer dans ce cabinet ; vous y trouverez des livres, une porte qui donne sur le jardin.

M.me DUPARC.

Un jardin, c'est charmant ! Je ne connais pas de petite-maîtresse qui ait un meilleur ton que madame Jacob.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VII.

LEDOUX, M.me JACOB.

LEDOUX.

MADAME a bien fait de les envoyer au jardin. Ce monsieur qui est là dedans, vient pour leur compte, je crois. Il m'a demandé avec empressement s'il n'y avait pas ici deux jeunes dames ; et comme madame est bien aise de savoir ce qui regarde les personnes qui viennent la consulter, parce qu'alors on n'a pas de peine à deviner des choses extraordinaires...

M.me Jacob.

C'est bon. Faites entrer. (*Ledoux sort.*) Serait-ce, par aventure, le mari de madame Duparc ?

SCÈNE VIII.

M.me JACOB, LECOQ.

Lecoq.

En vérité, madame, on a bien de la peine à parvenir jusqu'à vous ; une charmante tournure, par ma foi, pour une devineresse.

M.me Jacob.

Pourrais-je savoir quelle affaire si pressée...

Lecoq.

Vous saurez d'abord, madame, que vous voyez en moi un homme un peu incrédule. Je n'ai pas beaucoup de foi à tous les sortiléges, à toutes les simagrées avec lesquelles vous pouvez assurer et tromper des femmes et des enfans.

M.me Jacob.

En effet, vous me paraissez un esprit fort. Si je lui disais, cependant que je sais déja le sujet de sa visite.

Lecoq.

En vérité ! Eh bien ! voyons, madame, le sujet de ma visite ?

M.me Jacob.

Deux jolies femmes sont venues me voir ce matin : une d'elles vous intéresse infiniment.

Lecoq.

Une d'elles, madame ?

M.me Jacob.

Toutes les deux, peut-être !

Lecoq.

Vous l'avez dit. Tenez, madame Jacob, mettons-nous à notre aise ; vous pouvez m'être très-utile, et je sais reconnaître les services qu'on veut bien me rendre. Je me nomme Lecoq ; je suis

brasseur de mon état au faubourg Saint-Marceau, très-riche, très-amoureux de mes plaisirs, franc buveur, beau joueur, grand chasseur, fort à la paume, au billard. J'ai pour première qualité celle d'adorer les dames; je suis connu pour cela dans le quartier, et l'on cite par-tout pour la galanterie, Lecoq de la rue Mouffetard. Or dernièrement j'ai fait rencontre de deux femmes charmantes, j'en suis fou.

M.me JACOB.

Rien que deux?

LECOQ.

Pas davantage.

M.me JACOB.

L'une au Jardin des Plantes, madame Duparc; l'autre à la Chaumière du Mont-Parnasse, madame Bazin.

LECOQ.

Et comment savez-vous?...

M.me JACOB.

Vous qui ne croyez pas à ma science, devinez.

LECOQ.

Elles vous auront parlé de moi; elles m'ont remarqué, tant mieux.

M.me JACOB.

Vous en concluez que vous n'aimez pas deux ingrates.

LECOQ.

Sans être taxé de suffisance, la conséquence est assez naturelle.

M.me JACOB.

Et vous êtes déterminé à poursuivre les deux aventures?

LECOQ.

Je ne suis pas accoutumé à m'arrêter en chemin.

M.me JACOB.

Eh! quoi, deux à la fois! c'est tromper, c'est trahir.

LECOQ.

Point du tout. Si je leur plais également, c'est faire le bonheur de toutes deux.

M.me JACOB.

Mais, c'est fort généreux.

LECOQ.

Oh ! j'ai des idées libérales.

M.me JACOB.

Deux femmes mariées !

LECOQ.

Mariées! mais d'abord il y en a une qui ne l'est pas, je crois.

M.me JACOB.

En vérité !

LECOQ.

Mais je n'ai pas vu de mari au moins, et dans mes informations. . . .

M.me JACOB.

On ne vous en a pas parlé !

LECOQ.

Je l'estime veuve.

M.me JACOB.

Madame Bazin.

LECOQ.

Précisément. Et l'autre, quel est son mari ? Un ours, un homme sans éducation, du plus mauvais ton ; qui a la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme ; c'est révoltant. Je ne peux pas voir une femme malheureuse que je ne sois tenté de la consoler.

M.me JACOB.

Je vous dois des remercîmens pour tout mon sexe.

LECOQ.

C'est le rôle d'un galant homme. Depuis quinze jours je suis mes belles par-tout ; la pudeur apparemment les a empêchées de recevoir mes lettres, de répondre à mes soupirs, à mes regards. Enfin ce matin je les ai vues toutes les deux à très-peu d'intervalle, monter discrètement en voiture. Mon valet, garçon brasseur, très-intelligent, est monté derrière la première, j'ai suivi la seconde ; et comme si elles s'étaient donné le mot, mes deux belles se sont arrêtées à votre porte ; je me suis informé chez les voisins, on m'a vanté vos talens, vos lumières surnaturelles ; j'ai le malheur de ne pas y croire beaucoup comme je vous l'ai dit, mais je crois beaucoup à la douceur,

à la complaisance des personnes de votre état. Une devineresse doit valoir la soubrette la plus fine et la plus adroite; je ne sais pas mettre de bornes à ma générosité, quand on me sert comme je le desire. Le marché vous convient-il? Parlez, j'attends votre réponse.

M.me JACOB.

Ma réponse est que vous proposez-là un bel emploi à une artiste.

LECOQ.

Une artiste qui interprète les présages, explique les rêves et tire les cartes, ne laisse pas échapper l'occasion de mettre à profit la reconnaissance des honnêtes gens. (*Il lui offre une bourse.*)

M.me JACOB, *la refusant.*

Je ne refuse pas de vous servir, mais je ne suis pas dans l'habitude d'exiger d'avance mes honoraires. Voyons, de quoi s'agit-il?

LECOQ.

Si je vous priais de leur remettre à chacune un billet, de les décider à se trouver ce soir à un bal, à une promenade...

M.me JACOB.

Mais je ne vois rien là que de fort innocent.

LECOQ, *lui passant le bras autour du corps.*

N'est-il pas vrai?

M.me JACOB, *se dégageant.*

Vous oubliez que je ne joue ici que le rôle de confidente.

LECOQ.

Il ne tiendrait qu'à vous de me le faire oublier tout-à-fait.

M.me JACOB.

Songez à madame Duparc, à madame Bazin.

LECOQ.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut garder le plus grand secret entre elles deux, qu'elles ne se doutent pas qu'elles sont rivales.

M.me JACOB.

Si j'ai vraiment toutes les qualités que vous me supposez,

pouvez-vous me croire capable d'une telle indiscrétion ? Eh! mon Dieu, je connais le cœur humain, vous allez feindre beaucoup plus d'amour que vous n'en avez ; elles en témoigneront beaucoup moins qu'elles n'en sentent, et quand le moment sera venu de révéler à chacune que vous aimez l'autre, la jalousie achevera de vous les amener toutes les deux.

LECOQ.

Je ne m'étonne plus de votre réputation ; comme vous analysez tous les sentimens ! Je retourne chez moi ; les plaisirs ne doivent pas nuire aux affaires ; il faut toujours le coup-d'œil du maître dans une maison comme la mienne. Avant une heure, je suis de retour.

M.me JACOB.

Point du tout ; mes affaires m'appellent moi-même dans votre quartier.

LECOQ.

Cela se rencontre à merveille ; rue Mouffetard, je suis très-connu. Sans adieu, madame Jacob.

M.me JACOB.

Sans adieu, monsieur Lecoq.

LECOQ.

J'avais toujours entendu dire que les sorciers étaient des personnes fort accommodantes.

SCÈNE IX.

M.me JACOB, *seule.*

Oui, oui, je vous servirai de la bonne manière, cher Lecoq ; c'est à moi qu'il appartient de venger toutes les femmes que vous avez trompées. (*Elle appelle.*) Ledoux.

SCÈNE X.

M.me JACOB, LEDOUX.

LEDOUX.

MADAME !

M.me JACOB.

Priez ces dames de rentrer.

LEDOUX.

J'y vais. (*Il sort.*)

M.me JACOB.

Vous apprendrez bientôt à vos dépens qu'on sait rester fidèle à ses devoirs, et se moquer des fats qui ne croyent pas à la vertu des femmes.

SCENE XI.

M.me JACOB, M.me DUPARC, M.me BAZIN.

M.me DUPARC.

En vérité, madame Jacob, vous avez un jardin charmant!

M.me BAZIN.

Il faut que votre état soit bien bon, pour suffire à une telle dépense.

M.me JACOB.

Beaucoup de personnes m'honorent de leur confiance, et j'ose dire que je la mérite; cependant, mesdames, j'ai consulté sur votre sort, et je vais vous révéler un grand secret que la force de mon art m'a fait découvrir.

M.me BAZIN.

Un secret!

M.me DUPARC.

Qui nous concerne!

M.me JACOB.

C'est le même homme qui vous fait la cour à toutes deux.

M.me DUPARC.

Le même homme!

M.me BAZIN.

Pas possible.

M.me JACOB.

Trente ans; cheveux bruns, bonne mine, ton décidé, tranchant. . .

M.me DUPARC et M.me BAZIN.

C'est bien lui.

M.me JACOB.

Fort riche, renommé pour ses bonnes fortunes, hardi, téméraire.

M.me DUPARC et M.me BAZIN.

C'est le mien.

M.me JACOB.

En un mot, Lecoq, brasseur, rue Mouffetard.

M.me DUPARC et M.me BAZIN.

C'est le mien.

M.me DUPARC.

C'est le vôtre ?

M.me BAZIN.

C'est le vôtre.

M.me DUPARC.

Comment! ce petit Monsieur ne se contente pas de faire la cour à une jolie femme comme vous, ma voisine ?

M.me BAZIN.

Il lui en faut deux, ma voisine.

M.me DUPARC.

Ah! le petit traître!

M.me BAZIN.

Mais quelle est donc votre science, madame Jacob ?

M.me JACOB.

J'ai des talens bien surnaturels, n'est-il pas vrai ? Ici cependant je dois vous l'avouer, rien de plus simple que ma science : vous ne devinez pas quel est l'homme qui voulait me parler?

M.me BAZIN.

Lecoq, peut-être ?

M.me JACOB.

Précisément. Ecoutez-moi, mes chères dames. Tourmentées par vos maris, poursuivies par un fat, vous m'intéressez beaucoup; je suis moi-même victime des faux soupçons de l'injustice, de l'abandon. C'est un mari, un ingrat que je ne puis m'empêcher de regretter, qui m'a réduite à prendre un état qui m'est bien pénible. Je ne parle pas de mes immenses études, mais les scrupules, les préjugés qu'il m'a fallu vaincre, enfin j'y suis faite; or, dans les circonstances où vous vous trouvez, que faut-il faire ? Se servir du galant pour corriger

vos maris ; se servir de vos maris pour donner une leçon au galant ! il y a de quoi rire, de quoi être utile à vous, à vos maris. Je saisis avec ardeur l'occasion : si mes petits talens peuvent vous être agréables, je vous les offre de bien bon cœur.

M.me DUPARC.

Nous acceptons avec reconnaissance.

M.me BAZIN.

Sans doute, mais point de scandale ; nous habitons un quartier bien paisible.

M.me DUPARC.

Eh ! ma chère, il y a des maris trompés et des femmes galantes à l'Estrapade comme à la Chaussée-d'Antin.

M.me JACOB.

Et par-tout. Voyons, concertons nos opérations.

(*On entend Ledoux dans la coulisse.*)

LEDOUX.

e vous dis encore une fois que vous n'entrerez pas.

DESGRAVIERS, *dans la coulisse.*

C'est l'affaire d'un instant, mon ami. Dites-moi, n'y aurait-il pas ici. . . . . .

M.me JACOB.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce bruit-là ?

LEDOUX, *toujours dans la coulisse.*

Madame est occupée et ne reçoit personne.

DESGRAVIERS, *de même.*

Eh bien ! là, ne vous fâchez pas, je reviendrai.

LEDOUX.

A la bonne heure ; on ne vient pas ainsi chez les gens.

M.me DUPARC.

Eh ! mais, je reconnais cette voix.

M.me JACOB.

Et moi-même, je crois reconnaitre. . . . Se pourrait-il. . . Ledoux !

SCÈNE XII.

Les précédentes, LEDOUX.

LEDOUX.

Un homme qui voulait entrer malgré moi, et il y a une heure qu'il est là à rôder autour de la maison ; c'est un voleur ou un espion.

M.me JACOB.

Cet homme, où est-il ?

LEDOUX.

Eh ! pardinne, madame, le voilà dans la rue à regarder encore vos fenêtres.

M.me BAZIN, *regardant à la fenêtre.*

Eh ! mais, ma chère, c'est notre voisin M. Desgraviers.

M.me JACOB.

M. Desgraviers ! Ciel ! quel nom prononcez-vous? Serait-ce lui ?

M.me DUPARC, *regardant à la fenêtre.*

Ah ! mon dieu ! oui, c'est lui-même.

M.me JACOB, *regardant à son tour.*

C'est lui-même. Quel hasard ! quelle rencontre !

M.me DUPARC.

Il nous aura épiées ; il va rapporter à M. Duparc, qu'il m'a vue entrer chez madame Jacob, et me voilà perdue.

M.me JACOB.

Vos maris sont donc liés avec M. Desgraviers ?

M.me BAZIN.

C'est leur intime ami.

M.me DUPARC.

Il demeure dans notre maison.

M.me BAZIN.

Au troisième.

M.me DUPARC.

Un homme très-dangereux.

M.me BAZIN.

D'un caractère très-singulier, au moins.

M.me DUPARC.

Veuf de deux femmes; séparé d'avec la troisième; trompé tour-à-tour par toutes les trois.

M.me JACOB.

Par toutes les trois?

M.me BAZIN.

Il le dit, au moins.

M.me JACOB, *à part.*

Le monstre!

M.me DUPARC.

Depuis qu'il a quitté le commerce et sa femme, s'amusant à brouiller les ménages pour passer le temps...

M.me BAZIN.

Et se faisant appeler homme de lettres.

M.me DUPARC.

Parce qu'il fait des journaux et des almanachs.

M.me JACOB.

Comme moi qui m'intitule physicienne, parce que je tire les cartes!

M.me BAZIN.

Excellent cœur au fond; mais tracassier.

M.me DUPARC.

Faisant des méchancetés sans être méchant.

M.me JACOB.

Ah! que voilà bien tout son portrait!

M.me DUPARC.

Vous le connaissez, madame Jacob?

M.me JACOB.

Hélas! oui, madame, et beaucoup pour mon malheur!

M.me BAZIN.

Vous aurait-il, par hasard, brouillée avec votre mari?

M.me JACOB.

Le voilà donc, enfin, je ne le croyais pas à Paris. Ah! gardons-nous de laisser échapper l'occasion.

M.me DUPARC.

Que dites-vous?

M.me JACOB.

Oui, tout me promet que ceci peut tourner à mon avantage. Vous n'imaginez pas, mesdames, le service que vous m'avez rendu en venant me consulter.

M.me DUPARC.

Mais, expliquez-nous...

M.me JACOB.

Qu'il vous suffise de savoir que d'après l'amitié qui existe entre M. Desgraviers et vos maris, je suis portée plus que jamais à vous servir; que l'affaire me devient personnelle, et que, peut-être, en vous rendant heureuses, je pourrai parvenir moi-même à retrouver le bonheur.

M.me DUPARC.

Se pourrait-il?

M.me JACOB.

M. Bazin arrive ce soir de vacances; M. Duparc va bientôt revenir de l'audience, M. Lecoq m'attend chez lui; permettez que je vous accompagne; c'est dans votre quartier que je pourrai trouver des papiers, des lettres qui me sont nécessaires; que dis-je? Votre mari est juge, madame Duparc, il pourra m'aider dans mes recherches. Il s'agit d'un procès jugé il y a un an. Ledoux, vous remettrez à demain toutes les personnes qui viendront. Je n'ai pas besoin de vous recommander beaucoup d'honnêtetés.

LEDOUX.

Madame n'a pas à se plaindre de moi, et ces dames que voilà peuvent rendre témoignage...

M.me DUPARC.

Comment donc? Un garçon qui a fait son cours de politesse dans les coulisses de l'opéra!

M.me JACOB.

Et il lui en est resté un habit du ballet de Psyché, avec lequel il pourrait me servir au besoin.

M.me BAZIN.

L'habit de Zéphir, peut-être ?

M.me JACOB.

Non, celui du diable vert ; et si quelque bonne femme de la campagne voulait absolument voir le diable... Vous voyez que je n'ai pas de secrets pour vous ; j'espère bientôt n'en avoir plus pour personne. Venez, mesdames, et dans le chemin nous aviserons aux moyens les plus sûrs et les plus gais, de donner à vos maris, à M. Lecoq, et sur-tout à M. Desgraviers, une leçon qui les corrige, et nous profite à toutes les trois.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un sallon, sur un côté une fenêtre ouverte.

La scène est chez Duparc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M.me DUPARC, M.me BAZIN.

M.me Bazin, *une lettre à la main.*

Eh bien, ma voisine, toute seule encore ! pas de nouvelles de madame Jacob ?

M.me Duparc.

C'est d'autant plus désagréable que par une circonstance qui ne se retrouvera pas, mon mari a été forcé d'aller dîner en ville.

M.me Bazin.

Sans vous ! comment a-t-il fait ?

M.me Duparc.

Un repas de corps où il est bien loin de s'amuser ; non qu'il n'aime beaucoup la bonne chère et ses collègues; mais que fait sa femme pendant qu'il dîne ? Voilà ce qui l'occupe, j'en réponds.

M.me Bazin.

Moi, je reçois une lettre du mien, où, avec sa froideur accoutumée, il m'annonce qu'il arrive ce soir; il se rend à mes

vœux, m'écrit-il, l'impertinent! et je ne pourrai pas me corriger d'aimer cet homme-là.

M.me Duparc.

Il y a une heure que M. Jacob devrait être de retour; que fait-il lui-même ce M. Lecoq? il n'a pas paru à la fenêtre de sa petite chambre.

M.me Bazin.

C'est donc lui, vraiment, qui a loué cette petite chambre?

M.me Duparc.

Oui, sans doute, là, en face, regardez.

M.me Bazin.

Je ne m'étonne plus si j'entends tous les soirs de la musique en rentrant.

M.me Duparc.

Hier, notre fenêtre étoit ouverte; ne s'est-il pas avisé de lancer un billet jusques dans cet appartement? Le papier est tombé dans la rue; vous auriez ri de le voir descendre rapidement l'escalier.

M.me Bazin.

Convenez que cette madame Jacob est bien aimable; elle s'est emparée sur le champ de ma confiance.

M.me Duparc.

Mais elle ne vient pas.

M.me Bazin.

La voilà.

SCÈNE II.

Les précédentes, M.me JACOB.

M.me Duparc.

Eh! venez donc, venez donc; nous vous attendons avec impatience.

M.me Jacob.

Ce n'est qu'à l'instant que j'ai pu me procurer des éclaircissemens... Tout va bien, et le témoignage de M. Bazin pourra

me servir comme celui de M. Duparc. Avant d'être professeur, n'a-t-il pas fait l'éducation d'un jeune homme nommé Valmont?

M.me Bazin.

Je crois qu'oui, et plût au ciel qu'en faisant l'éducation des autres, il n'eût pas oublié la sienne! non qu'il n'ait beaucoup de politesse, mais il est d'une ignorance, d'une simplicité sur toutes les convenances du monde.

M.me Jacob.

J'ai vu Lecoq. Je suis chargée de vous inviter toutes les deux à certain bal, où il aura le talent, dit-il, de mener de front ses deux intrigues. Voulez-vous m'en croire? pour commencer, changez toutes les deux de caractère; vous, madame Bazin, dont le mari est si présomptueux, et qui jusqu'à présent avez peut-être eu le défaut de lui paraître trop attachée, tâchez, à force de coquetterie, d'éveiller en lui quelque inquiétude; vous, madame Duparc, dont le mari est si jaloux, et qui jusqu'à présent avez paru regretter les fêtes, les bals, les spectacles, obsédez-le à votre tour d'attentions, de complaisance; fatiguez-le pour ainsi dire à force de vertu. Ainsi madame Duparc refuse l'invitation, madame Bazin l'accepte; elle va au bal, je l'accompagne, nous y restons assez long-temps pour que son mari ne la trouve pas à son arrivée. Lecoq est toujours dans l'ignorance sur ce cher mari, et par précaution, je lui ai laissé presqu'entendre que vous étiez veuve.

M.me Bazin.

A quoi bon?

M.me Jacob.

Cela peut servir, j'ai mes projets.

M.me Duparc.

Et moi, à qui mon mari, ce matin précisément, a fait une scène affreuse où il m'a traitée de coquette, de femme frivole, inconsidérée...

M.me Jacob.

Tant mieux; il sentira d'autant plus la différence.

M.me Duparc.

Mais Desgraviers sera là qui lui persuadera toujours que je le trompe.

M.me Jacob.

Soyez tranquille; je réserve à ce M. Desgraviers... A propos,

Lecoq voulait me charger de deux lettres; mais il lui faut du temps pour composer ses épîtres. Il vous remettra lui-même la vôtre, madame Bazin; quant à vous, madame Duparc, il a trouvé, pour vous envoyer son billet, un moyen plus sûr que celui d'hier, m'a-t-il dit, en regardant avec complaisance un fusil et des munitions de chasse éparses sur une table.

M.me DUPARC.

Ah! mon dieu! il me fait trembler.

M.me BAZIN.

Et c'est cet homme-là que vous voulez que je berce d'espoir au bal?

M.me DUPARC.

Ciel! voici mon mari avec Desgraviers.

M.me JACOB.

M. Desgraviers! tout serait perdu s'il me voyait; n'y a-t-il pas moyen de leur échapper?

M.me DUPARC.

Suivez-moi, je vais vous conduire par le petit escalier.

M.me JACOB, *à M.me Duparc.*

Vous entendez bien; grands dehors de vertu, soyez prude, bégueule, s'il le faut. (*A M.me Bazin.*) Vous m'avez bien compris, de la coquetterie de la légèreté, grande toilette.

M.me BAZIN.

Rapportez-vous-en à moi, j'ai une robe délicieuse.

(*Elles sortent toutes trois.*)

SCÈNE III.

DUPARC, DESGRAVIERS.

DUPARC.

COMMENT, mon cher Desgraviers, ma femme est sortie ce matin?

DESGRAVIERS.

Il faut bien qu'elle soit sortie, puisque je l'ai rencontrée ce matin à la Chaussée-d'Antin.

DUPARC.

A la Chaussée-d'Antin ! Attendez que je voie si elle ne pourrait pas nous entendre. (*Il va regarder à la porte par laquelle sa femme est sortie.*) Bon ! la voilà dans sa chambre, seule. Mais je n'ai pas de connaissance à la Chaussée-d'Antin.

DESGRAVIERS.

Les connaissances du mari et de la femme ne sont pas toujours les mêmes.

DUPARC.

Vous me faites mourir avec votre sang froid.

DESGRAVIERS.

Vous connaissez mon caractère doux et conciliant ; me préserve le ciel de vouloir troubler un ménage aussi heureux que le vôtre !

DUPARC.

Ah ! oui, bien heureux.

DESGRAVIERS.

Ne gênez-vous pas un peu trop votre femme ? Tenez, cela ne m'a pas réussi.

DUPARC.

Trêve à vos réflexions, de grâce, et venons au fait.

DESGRAVIERS.

N'allez pas croire au moins que j'ai suivi votre femme ! Il n'est pas dans mes principes d'espionner les gens. J'étais allé pour affaire dans ce quartier, lorsqu'à la porte d'une maison très-apparente, je vis sortir d'une voiture...

DUPARC.

Ma femme !

DESGRAVIERS.

Votre femme.

DUPARC.

Et vous ne vous êtes pas informé du nom, de l'état, des moyens d'existence des gens qui habitent cette maison ?

DESGRAVIERS.

Je ne suis pas curieux, et je n'aime pas à me mêler des affaires des autres.

DUPARC.

Allons, pour la première fois de sa vie, il aura mis quelque discrétion dans sa conduite.

DESGRAVIERS.

Cependant tout en causant dans une maison voisine, j'appris dans la conversation, que la maison à la porte de laquelle votre femme était descendue, appartenait à une célèbre tireuse de cartes.

DUPARC.

Ah! mon dieu!

DESGRAVIERS.

Eh bien, qu'avez-vous donc? N'est-ce pas la mode aujourd'hui pour toutes nos femmes de se faire dire leur bonne aventure?

DUPARC.

Oui, laissez donc vos femmes suivre la mode; Dieu sait jusqu'où s'étend la mode!

DESGRAVIERS.

Elle s'étend fort loin; mais il ne faut pas croire que M.me Duparc... Le plus souvent toutes ces magies sont fort innocentes. Je sais bien que ces sortes de femmes peuvent devenir fort dangereuses, qu'il y a eu là des rendez-vous donnés.

DUPARC.

O mon dieu! oui; mais ma femme est incapable... N'est-ce pas, mon voisin?

DESGRAVIERS.

Incapable? Je le crois comme vous.

DUPARC.

Cependant... Ah! mon dieu! qu'on est malheureux d'avoir une jolie femme!

DESGRAVIERS.

Mon ami, cela dépend des caractères et des circonstances. Par exemple, lorsque dans un spectacle ou une promenade on remarque une belle femme, que chacun s'en va tout bas disant à son voisin, c'est la femme de monsieur un tel, vous conviendrez que c'est bien flatteur pour le mari: moi qui vous parle, j'ai éprouvé plus d'une fois cette jouissance.

DUPARC.

Oui, mais les inquiétudes que donnent à un cœur délicat les poursuites, les regards, les admirations ridicules.

DESGRAVIERS.

Eh bien ! j'ai éprouvé aussi ces inquiétudes.

DUPARC.

Ce qui redouble mes craintes, ce sont les perpétuelles agaceries de ce Lecoq.

DESGRAVIERS.

Vous avez raison de le craindre. Je suis bien trompé si ce n'est pas lui que j'ai vu ce matin rôder autour de la maison de madame Jacob, cette diseuse de bonne aventure.

DUPARC.

En vérité ?

DESGRAVIERS.

Cependant il n'était peut-être pas là pour le compte de votre femme ?

DUPARC.

Et pour le compte de qui, s'il vous plaît ?

DESGRAVIERS.

Ne m'avez-vous pas dit que ce Lecoq faisait également les yeux doux à madame Bazin ?

DUPARC.

Eh ! qu'importe ?

DESGRAVIERS.

C'est que votre femme n'était pas seule chez madame Jacob; madame Bazin y était aussi.

DUPARC.

Celui-là mériterait bien son sort ; aller passer ses vacances sans sa femme ! la laisser seule à Paris. Enfin ! il revient ce soir. Et vous dites donc que ces dames étaient ensemble ?

DESGRAVIERS.

Non pas. Chacune avait sa voiture, et elles y sont restées fort long-temps ; car après avoir terminé mes affaires, je voulus monter, non par curiosité, mais pour avoir le plaisir de les accompagner. Pas moyen de pénétrer jusqu'à elles. Oh ! ce sont de très-grands mystères dans ces maisons-là.

DUPARC.

Et vous voulez que ces mystères-là ne m'inquiètent pas ?

DESGRAVIERS.

Je conviens que cela n'est pas fort rassurant..... Hé ! voici Bazin !

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BAZIN.

BAZIN.

MILLE pardons, mon cher voisin ; mais il faut que vous me donniez l'hospitalité pour quelques instans. Il n'y a personne chez moi.

DESGRAVIERS.

Eh ! bon soir, mon cher Bazin ; vous voilà donc de retour ? Vous arrivez bien, nous parlons de vous.

DUPARC.

Bon soir, bon soir, mon ami.

DESGRAVIERS.

Je vous trouve engraissé. Vous avez fait un bon voyage ?

BAZIN.

Excellent, dieu merci ! C'est singulier, j'écris à ma femme que j'arrive ce soir, et elle est au bal, et personne chez moi.

DUPARC.

Ah ! voilà bien les femmes. La mienne m'a impatienté ce matin avec sa coquetterie.

BAZIN.

Cela m'étonne bien un peu de la part de la mienne qui n'a des yeux que pour son mari. Il faut qu'elle n'ait pas reçu ma lettre, car à coup sûr elle m'aurait attendu.

DUPARC.

Ah ! oui, fiez-vous-y. Elle vous aurait attendu.

BAZIN.

Cela ne laisse pas que de me contrarier. J'aurais été bien aise de revoir ma traduction des Offices de Cicéron.

DUPARC.

Vous me faites penser que demain je suis rapporteur d'une affaire très-pressée, et qu'il me faut travailler ce soir; mais comment travailler quand on a une femme?

BAZIN.

Il paraît que le caractère de Duparc n'a pas changé pendant mon absence.

DUPARC.

Ni le vôtre, à ce qu'il me paraît; toujours confiant, toujours sûr de vous-même.

BAZIN.

A votre avis, ai-je si grand tort?

DUPARC.

Oui, oui, votre femme s'est bien conduite pendant votre voyage.

DESGRAVIERS.

Tenez, mon cher Bazin, les voyages sont quelquefois funestes aux maris.

BAZIN.

Il y a des maris à qui je ne conseille pas de s'absenter; mais, je suis de ces gens-là, moi, n'est-il pas vrai?

DESGRAVIERS.

Si je vous disais, cependant, que pendant ces deux mois, votre femme est sortie tous les jours.

DUPARC.

Que ce matin même elle a été consulter une devineresse.

DESGRAVIERS.

Qu'elle a été distinguée par mille galans, dont il en est un sur-tout!

DUPARC.

Oui, M. Lecoq.

BAZIN.

Qu'est-ce que c'est que M. Lecoq?

DESGRAVIERS.

Un libertin, un mauvais sujet, qui en veut à votre femme ou à la sienne, homme de bien du reste, et le premier brasseur de Paris.

BAZIN.

Comment, diable ! mais c'est fort inquiétant ; un brasseur ! la comparaison devient défavorable au professeur ! et elle est sortie tous les jours ! Vous auriez voulu apparemment qu'elle se fût cloîtrée comme une religieuse ; et ce matin, elle a été consulter une devineresse ! elle allait peut-être savoir quand je reviendrais, qu'en dites-vous ? Allez, allez, mes voisins, je suis bien tranquille ; ma femme est une bonne petite personne, un peu simple, mais sensible, aimante. Je connais sa tendresse, et plus que tout cela, sans vanité, je connais mon mérite.

DESGRAVIERS.

Vous avez-là de belles connaissances !

DUPARC.

Vous êtes d'un amour-propre. . . .

BAZIN.

Qui ne m'empêche pas de rendre justice aux qualités des autres.

DUPARC.

Mais qui vous aveugle tellement sur les vôtres.... On vous dirait une injure, que vous remercieriez comme d'un compliment.

DESGRAVIERS.

C'est assez vrai ce qu'il vous dit.

BAZIN.

Et vous, mon cher Duparc, vous êtes d'une susceptibilité ! Eh ! que diable, pourquoi n'être satisfait de rien, quand vous devriez être satisfait de tout ? Jeune, riche, considéré, mari d'une femme charmante, pourquoi regarder comme un complot, le sourire le plus innocent, l'éloge d'un inconnu, la distraction d'un ami, le silence d'un valet ?

DESGRAVIERS.

Il a raison.

DUPARC.

Vous l'approuvez, vous qui êtes venu me donner l'éveil ? Que veut dire ceci ? y a-t-il quelque chose là-dessous ?

BAZIN.

Eh bien ! ne voilà-t-il pas... C'est l'amitié qui nous fait parler.

DESGRAVIERS.

Pas autre chose ; j'ai été trois fois marié, et trois fois. . . . car je n'ai plus honte de l'avouèr maintenant ; bien consolé, bien calme, hors quelques regrets qui m'échappent de temps en temps pour ma troisième épouse. Semblable au pilote qui voit les naufrages du port, je crois pouvoir distribuer mes conseils à ceux qui s'embarquent sur une mer orageuse. Mais notre ami Duparc a besoin de travailler ce soir. . .

BAZIN.

Une petite leçon de trictrac au café des Arts.

DESGRAVIERS.

Oh ! une leçon! prenez-garde aux écoles, j'en ai tant fait, je peux avertir les joueurs. Allons, mon cher Duparc, ne vous créez pas des malheurs imaginaires.

DUPARC.

Mais je ne sais pas pourquoi vous me tenez un pareil langage ; je suis tranquille, fort tranquille !

DESGRAVIERS.

Et vous faites bien ; avec des femmes comme les vôtres. . . . Ce n'est pas que quelquefois. . . . Allons jouer au trictrac.

(*Il sort avec Bazin.*)

SCÈNE V.

DUPARC, *seul.* (*Il s'assied et prend ses papiers.*)

Et nous, voyons ce procès qu'on doit juger demain. (*Regardant du côté de l'appartement de sa femme.*) Ma femme est toujours dans son appartement ; Dieu sait à quoi elle pense, tout en faisant son ouvrage ! A moi, oh ! oui, à moi ; car il est impossible que ce Lecoq... (*Se remettant au travail.*) Il est question de savoir si Eustache Duchêne a eu le droit d'ouvrir une fenêtre sur la cour de la maison contiguë. (*S'interrompant.*) Ah ! ma femme, vous allez chez les diseuses de bonne aventure. Quand je pense à la scène qu'elle m'a faite ce matin, parce que je ne voulais pas qu'elle sortît sans moi ; oh ! elle est coquette, là, vraiment coquette. (*Reprenant son ouvrage.*) Il est certain que la maison de Duchêne, donnant sur la cour du demandeur, il n'a droit de prendre que ce

qu'on appelle en justice un jour de souffrance. (*S'interrompant.*) Un jour de souffrance ! Plût au ciel que ce maudit Lecoq n'eût qu'un jour de souffrance dans cette malheureuse chambre garnie qu'il a louée précisément en face de chez moi. Eh bien ! voyez ce que c'est que l'imagination ! eh ! que m'importe la chambre garnie de M. Lecoq ! quand il aimerait ma femme, ma femme ne l'aime pas, et je peux m'occuper sérieusement de mon affaire. (*Reprenant son ouvrage.*) La fenêtre, suivant le demandeur, ne doit avoir qu'un demi-mètre d'ouverture, à deux mètres, trois décimètres de hauteur.

SCENE VI.

DUPARC, Mme. DUPARC.

M.me DUPARC.

Ah ! vous voilà, M. Duparc ; je ne savais pas que vous fussiez rentré.

DUPARC.

Bon soir, ma bonne amie. (*A part.*) Hâtons-nous de terminer cette affaire, après nous parlerons de la diseuse de bonne aventure.

M.me DUPARC.

(*A part.*) Commençons mon rôle. Il fallait donc me faire avertir que tu étais rentré ; j'étais impatiente de te voir.

DUPARC, *à part.*

Impatiente ! . . Trop bonne en vérité. (*Reprenant son ouvrage.*) D'un autre côté le défendeur observe. . . .

M.me DUPARC.

Oh ! laisse donc là tes affaires, je t'en prie.

DUPARC.

Tout-à-l'heure, un moment. (*Reprenant son ouvrage.*) Que l'obscurité qui régnerait dans sa salle à manger...

M.me DUPARC.

Mais, écoute-moi donc, mon ami.

DUPARC.

Ah ça ! puisque tu veux rester près de moi, ne pourrais-tu pas t'asseoir et travailler, ou lire ?

M.me Duparc.

Lire ? quoi ! des romans ?

Duparc.

Ce que tu voudras.

Mme. Duparc.

Non ; je sais que cette lecture ne te plaît pas ; des aventures imaginaires où il n'est question que d'amour, de sentimens exagérés, cela vous monte la tête, m'as-tu dit ; cela vous distrait de votre ménage, de votre mari. Causons plutôt, j'ai bien des choses à te dire.

Duparc.

Mais ne peux-tu pas me laisser achever ?

M.me Duparc.

Mais quand je te laisse travailler en silence, tu t'interromps pour me demander à quoi je pense ; et maintenant que je veux te confier des secrets de la dernière importance, tu ne veux pas m'écouter ; accorde-toi donc.

Duparc.

C'est qu'il y a temps pour tout, madame... De la dernière importance, dites-vous ? De quoi s'agit-il donc, je vous en prie ? mais dépêchez-vous.

M.me Duparc.

Vous avez remarqué ce Lecoq, qui depuis quinze jours me suit et m'obsède par-tout ?

Duparc.

Oui, sans doute, je l'ai remarqué ; eh bien ?

M.me Duparc.

Eh bien, monsieur, ne serait-il pas temps de mettre un terme à ses extravagantes prétentions ? Quelque bien établie que soit ma réputation, pourra-t-elle résister ?...

Duparc.

Je te sais bon gré, ma bonne amie, de me parler de la sorte ; mais cet homme est-il si dangereux ? Laisse-moi achever mon rapport, et puis nous concerterons ensemble. . .

M.me Duparc.

Non, vous ne vous remettrez pas à l'ouvrage.

DUPARC.

Mais permets donc, c'est un travail tellement pressé !

M.me DUPARC.

Eh quoi ! vous qui vous piquez de quelque délicatesse, de quelque amour pour votre femme, pouvez-vous me laisser le soin de songer moi-même à arrêter les prétentions d'un mauvais sujet ? Ah ! c'est bien mal reconnaître les attentions, l'amour d'une femme qui ne voit que son mari ; à qui tous les plaisirs paraissent ennuyeux, quand elle est loin de son mari.

DUPARC.

Eh ! mais, hier, ce matin encore, vous ne parliez pas ainsi.

M.me DUPARC.

Et hier, ce matin, j'avais tort ; oui, je le sens, et j'ai bien pris mes résolutions. Tout mon bonheur est placé dans le cœur de mon mari. Il est délicat et jaloux ; je préviendrai tout ce qui peut lui porter ombrage ; je déposerai tous mes secrets, toutes mes pensées dans son sein.

DUPARC.

Que signifie ce langage ?

M.me DUPARC.

Et pour commencer, je dois vous révéler une faiblesse à laquelle j'ai cédé ce matin. Je n'ai pu résister au desir de consulter une devineresse dont m'avaient parlé plusieurs amies.

DUPARC.

Eh bien ! que vous a-t-elle conté ?

M.me DUPARC.

Des chimères, des sottises. Je rougis de m'être laissée entraîner....

DUPARC.

Il n'y a pas grand mal à cela. (*A part.*) Moi, qui comptais lui en parler. (*Haut.*) Enchanté, ma bonne amie, de te voir dans d'aussi bonnes dispositions. Mais permets-moi...

M.me DUPARC.

Mon ami, je réclame de toi un petit cadeau que j'avais refusé assez dédaigneusement avant-hier.

DUPARC.

Quoi donc ?

M.me DUPARC.

Un voile de dentèlle. C'en est fait, je ne veux plus sortir sans un voile ; les propos des personnes m'excèdent au lieu de me plaire ; et qu'ai-je affaire de leur admiration? je ne veux être belle que pour mon mari.

DUPARC.

Je t'en aurai un dès demain, et superbe, je t'en réponds ; mais ce soir...

M.me DUPARC.

Dis-moi, ne conviendrait-il pas de fermer cette fenêtre?

DUPARC.

Pourquoi donc cela ?

M.me DUPARC.

Ce Lecoq !

DUPARC.

Eh bien ?

M.me DUPARC.

Il a loué cette chambre en face.

DUPARC.

Je le sais.

M.me DUPARC.

Il est perpétuellement à sa fenêtre, à faire des mines.

DUPARC.

Eh bien?

M.me DUPARC.

Je sais que cela te contrarie, et je vais...

DUPARC.

Non, il fait une chaleur excessive, et je suis bien aise de prendre un peu l'air.

M.me DUPARC.

Il faut au moins baisser la jalousie.

DUPARC.

Pas du tout.

M.me DUPARC.

Il le faut pour ta tranquillité, pour la mienne.... (*Au*

moment où elle va pour baisser la jalousie, une balle de plomb enveloppée dans un papier écrit, tombe au milieu de l'appartement.) Ah! mon dieu !

DUPARC, *se levant avec vivacité, et courant à la fenêtre.*

Qu'est-ce que c'est que cela? Quel est l'insolent qui se permet de foncer ainsi par la fenêtre? (*Ici on entend Lecoq parler en dehors.*)

LECOQ.

O ciel! quelle imprudence ! Mille pardons, monsieur.

M.me DUPARC.

C'est Lecoq ! Une balle de plomb enveloppée dans un papier ! C'est un billet!

DUPARC, *revenant à sa femme.*

Un billet ! ne le lisez pas. (*Revenant à la fenêtre.*) Que veut dire ceci, monsieur? parlez.

LECOQ, *en dehors.*

Monsieur, il y a des choses qu'on ne peut expliquer par la fenêtre. Je cours chez vous.

DUPARC.

Comment, chez moi ! Il accourt, en effet, je ne veux pas qu'il mette les pieds chez moi; et c'est moi qui vais chez lui...

M.me DUPARC.

Non, vous n'irez pas; qui sait à quel excès il pourrait s'emporter? Voyez ce que c'est qu'un homme qui se permet tout!

DUPARC.

Vous avez raison, ce n'est pas chez lui, mais chez le juge de paix que je vais me plaindre. Une balle de plomb ! Un joli moyen de correspondance !

M.me DUPARC.

Ciel ! on vient, c'est lui !

DUPARC.

Rentrez, madame.

M.me DUPARC.

Rentrer ! je mourrais d'inquiétude; permettez-moi de rester. Mon dieu ! faut-il qu'une femme qui veille avec tant de soin sur sa réputation, se trouve exposée à des scènes aussi scandaleuses ?

SCENE VII.

Les précédens, LECOQ.

Duparc.

Que voulez-vous, monsieur?

Lecoq.

Au désespoir de ce qui vient de se passer ! Que je suis confus ! que je vous dois d'excuses !

Mme Duparc.

Savez-vous que c'est une affaire qui pourrait avoir des suites?

Duparc.

Outre la témérité de la balle lancée chez un voisin?

M.me Duparc.

Que veut dire ce billet, cette lettre?

Lecoq.

Je mérite tous vos reproches ; c'est qu'en vérité on n'est pas de cette mal-adresse, et elle me force à un aveu que je n'aurais jamais fait sans cet accident. Je vous dois des excuses pour le malheur qui a fait entrer cette balle dans votre appartement, mais non pas pour le billet ; il n'est pas pour madame.

Duparc.

Il n'est pas pour madame !

Lecoq.

Je suis assez adroit ordinairement. Je ne sais comment je m'y suis pris pour ajuster si mal.

Duparc.

Et pour qui donc, s'il vous plaît?

Lecoq.

Ne me trahissez pas ! Pour une dame... Une voisine...

Duparc.

Une voisine?

M.me Duparc.

Quelle imposture ! Il y a une adresse. (*Développant le*

papier et lisant.) A la plus belle. (*D'un ton piqué.*) Fort bien, ce n'est pas à moi que le billet s'adresse.

LECOQ.

S'il est à la plus belle, vous y avez sans doute des droits ; mais le respect...

DUPARC.

A merveille ! le voilà qui en ma présence lui dit des galanteries. Et vous, madame, n'allez-vous pas faire la guerre à monsieur, parce qu'il ne vous trouve pas la plus belle femme de Paris ? Reprenez votre billet, et choisissez désormais une voie plus sûre pour les faire parvenir à leur adresse. Permettez-moi de vous dire d'ailleurs, que votre conduite n'en est pas moins très-scandaleuse, très-extravagante, passez-moi l'expression... J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bon soir.

LECOQ.

C'est moi qui suis votre très-humble serviteur. Que je suis fâché qu'une connaissance que je me faisais un plaisir de cultiver, grâce au voisinage, ait commencé sur de si malheureux auspices ! Cependant je vous prie de croire que je suis un très-galant homme, et si madame m'accordait la permission de lui faire ma cour quelquefois....

M.me DUPARC.

On ne me fait point la cour, monsieur ; je vois très-peu de monde ; je préfère la société de mon mari à toutes les autres. Je suis très-heureuse avec lui ; il m'aime, je l'adore, et rien ne peut m'en détacher.

LECOQ.

J'en suis persuadé, madame ; daignez donc agréer mes adieux. (*A part.*) Allons au bal rejoindre madame Bazin. (*Haut.*) Monsieur et madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

DUPARC, M.me DUPARC.

M.me DUPARC.

En vérité, j'ai peine à revenir de mon émotion !

DUPARC.

L'insolent ! Est-ce à vous, est-ce à madame Bazin qu'il en veut ?

M.me DUPARC.

Eh ! qu'importe ? Il suffit qu'il y ait le moindre doute, pour que je redouble de précaution, que je m'observe plus que jamais dans ma conduite. C'en est fait, je ne vous quitte plus, mon ami ; je veux que vous ayiez sans cesse les yeux sur moi ; que ne puis-je vous accompagner jusqu'à l'audience !

DUPARC.

Mais, en vérité, je suis édifié, enchanté de votre nouvelle façon de voir les choses ! En tout cas, puisqu'il dit que le billet était pour madame Bazin .... Mais ce pauvre Bazin, eh bien, il ne le croira pas. Il y a des grâces d'état, je m'en aperçois... (*Retournant à son bureau.*) Ah ! ça, voyons.

M.me DUPARC.

Oh ! non, ne travaille plus, il est tard.

DUPARC.

Ma chère amie, je suis touché de tes attentions ; mais il ne faut rien pousser à l'excès, et cela devient vraiment fatigant.

M.me DUPARC.

Fatigant ! Ah ! Duparc, je ne m'attendais pas à ce mot dans votre bouche !

DUPARC.

Pardon, pardon, ma chère Henriette, mais c'est qu'en vérité il faut que je travaille. Je suis à toi dans l'instant.

M.me DUPARC.

Allons, je te laisse. Tu ne tarderas pas.

DUPARC.

Non.

M.me DUPARC.

Bien vrai ?

DUPARC.

Bien vrai.

M.me DUPARC.

Je fais une réflexion. La petite porte de l'escalier dérobé qui donne sur la rue n'est jamais fermée à double tour ; ce

Lecoq est si entreprenant.... Il y avait une sonnette autrefois qui avertissait quand quelqu'un entrait ou sortait ; si tu la faisais rétablir ?

DUPARC.

Elle le sera dès ce soir ; mais, je t'en prie...

M.me DUPARC.

La belle chose qu'un tendre ménage ! point d'autres disputes que dans les efforts que chacun fait pour plaire à l'autre.

DUPARC.

Ah ! oui, c'est charmant !

M.me DUPARC.

Ce pauvre ami ! Et j'étais assez inconséquente pour sortir sans lui, pour lire des romans, pour ne pas porter de voile ! Ah ! comme je vais changer ! Tu verras ! tu verras ! Ah ! ça, viens bien vite ; songe que je t'attends.

DUPARC.

Oui.

M.me DUPARC.

C'est que vraiment tu as tort de travailler comme cela le soir ; cela échauffe le sang.

DUPARC.

Eh ! non, non, ce qui échauffe le sang, c'est la contrariété, c'est l'humeur.

M.me DUPARC.

Allons, allons, ne te fâche pas ; je m'en vais.

SCÈNE IX.

DUPARC, *seul.*

Je ne peux pas en douter ; cette femme-là m'adore, elle ne peut pas me tromper. C'est gênant, cependant, quelquefois ces excès d'amour.... Eh bien ! Bazin qui revient avec Desgraviers ; il est écrit que je ne pourrai pas travailler de la soirée.

SCÈNE X.

DUPARC, BAZIN, DESGRAVIERS.

DESGRAVIERS.

Eh bien ! c'est encore nous ? Sa femme n'est pourtant pas encore rentrée.

BAZIN.

Ce qui m'afflige, c'est la peine qu'elle éprouvera d'avoir été absente au moment de mon arrivée. C'est moi qui l'ai battu au trictrac.

DESGRAVIERS.

Grâce aux écoles, je ne peux pas m'en corriger. Il faut pourtant que votre femme s'amuse beaucoup à ce bal.

BAZIN.

Eh bien ! tant mieux, cela console.

DESGRAVIERS.

Eh bien ! qu'avez-vous donc, mon cher Duparc ? toujours triste, toujours des soupçons ?

DUPARC.

O mon dieu, non ! je dois être plus tranquille que jamais; je viens d'avoir une conversation avec ma femme, où son amour pour moi, sa vertu, ses scrupules, se sont développés avec tant de vérité, tant d'acharnement, si je peux me servir de l'expression, qu'elle m'en a presque excédé.

DESGRAVIERS.

Excédé, mon ami ! prenez-y garde; ce n'est pas pour madame Duparc que je parle ; mais sa conduite, et celle de la vôtre également, mon cher Bazin, me rappellent celle de ma première femme. Un jour, comme la vôtre, elle était au bal ; je la surprends en grande conversation avec un jeune homme. A ma vue on se sépare ; ma femme affectant une grande vertu comme la vôtre, me remet une lettre toute cachetée, qu'elle avait reçue, dit-elle, du galant. Le lendemain, le hasard fait tomber des poches de ma femme, (les femmes portaient des poches dans ce temps-là,) une autre lettre. Oh ! pour celle-là

elle était bien décachetée ; on l'avait lue et relue, et on y traitait le pauvre mari. . . .

DUPARC.

En vérité, vous penseriez?...

BAZIN.

N'écoutez pas les contes qu'il vous fait, mon cher voisin ; il faut que vous me donniez à souper ce soir, puisque ma femme n'est pas rentrée.

DESGRAVIERS.

Et moi je soupe aussi avec vous ; j'ai besoin de causer avec tous les deux ; c'est qu'il est certain que ce Lecoq en veut à l'une des deux femmes.

DUPARC.

A la mienne, j'en suis sûr, et je tremble.

BAZIN.

Pas du tout ; à la mienne, et j'en ris.

DUPARC.

Oui, riez ; je suis loin d'accuser votre femme ; mais recommandez à ceux qui lui font la cour, d'être un peu plus adroits dans leur correspondance, et de ne pas prendre les fenêtres des voisins pour les vôtres.

BAZIN.

Comment ! que voulez-vous dire ?

DESGRAVIERS.

Encore une aventure ! contez-moi donc...

DUPARC.

Venez, venez ; madame Duparc et moi, nous vous dirons à table tout ce que nous pouvons vous dire.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un sallon; sur un côté, une petite porte d'escalier dérobé, un bureau. Il fait nuit; deux bougies allumées sur le bureau.

La scène est chez Bazin.

SCÈNE PREMIÈRE.

M.me JACOB, M.me BAZIN.

M.me BAZIN.

ILS sont à souper chez Duparc, et ne se doutent pas que je sois revenue du bal.

M.me JACOB.

Et Desgraviers?...

M.me BAZIN.

Depuis tantôt ne les a point quittés.

M.me JACOB.

Il est là, sans doute, à échauffer, à animer la jalousie de ce pauvre Duparc, comme à tâcher d'éveiller celle de votre cher époux.

M.me BAZIN.

Mais, expliquez-moi donc quel intérêt vous prenez à ce Desgraviers?

M.me JACOB.

Votre mari va revenir, il faut que je retourne chez moi... Hâtons-nous.

M.me Bazin.

N'avons-nous pas déja été assez loin ? Mon mari a été très-fâché, très-intrigué, quand il ne m'a pas trouvée...

M.me Jacob.

Fâché, oui ; parce qu'aimant ses aises, il aurait desiré rentrer chez lui ; intrigué, non, car il a passé la soirée à jouer au trictrac, et il soupe tranquillement avec ses amis. Vous avez très-bien commencé à ce bal, en ayant l'air d'écouter avec intérêt les discours de M. Lecoq.

M.me Bazin.

Jugez de ce qu'il m'en a coûté à ce bal ; ce M. Lecoq qui ne cessait de me prier à danser, de me prodiguer les bonbons, les oranges, les rafraîchissemens ; qui avait un air si jaloux quand je dansais avec un autre : ah ! qu'il a bien le caractère d'un fat ! A peine une femme leur fait-elle la moindre politesse, qu'ils se hâtent de l'afficher.

M.me Jacob.

Et ses conversations avec moi ! Vous saurez qu'il vous croit un peu coquette, qu'il vous soupçonne déja quelques aventures, de façon que le voilà presqu'aussi jaloux de vous que ce pauvre Duparc de sa femme ; d'après nos conventions, je l'ai flatté d'un rendez-vous. Il m'attend là-bas dans une voiture.

M.me Bazin.

Un rendez-vous ! ah ! non certainement.

M.me Jacob.

Lecoq ne connaît pas votre mari ; il vous croit veuve, il est jaloux, le rendez-vous est obligé.

SCENE II.

Les précédentes, M.me DUPARC.

M.me Duparc.

Je me suis échappée, sachant que vous étiez ici ; ils sont toujours à table à se disputer : comme ils sont entiers dans leurs opinions ! et qu'ils méritent bien la leçon que nous voulons leur donner !

M.me Bazin.

Cela vous est bien aisé à dire ; en redoublant de tendresse pour votre mari, vous ne faites que suivre le mouvement de votre cœur, tandis que moi. . .

M.me Jacob.

Vous donnez au galant Lecoq un rendez-vous par la petite porte de l'escalier dérobé dont vous m'avez parlé.

M.me Duparc.

Cela ne se peut pas.

M.me Jacob.

Pourquoi donc ?

M.me Duparc.

Pour mieux jouer mon rôle de prude, n'ai-je pas dit à mon mari de faire remettre en place, à la porte de l'escalier dérobé qui donne sur la rue, une sonnette qui ne laisse entrer ni sortir personne, sans faire un carillon à n'y pas tenir ; et mon mari en ayant l'air de rire de ma proposition, ne s'est-il pas empressé de replacer la maudite sonnette ?

M.me Jacob.

Motif de plus pour donner un rendez-vous à Lecoq. En vous quittant je laisse la porte ouverte ; je lui recommande, suivant l'usage, de faire le moins de bruit possible. Il entre en effet bien discrètement, suivant ses desirs, et ce n'est qu'à sa sortie que le carillon commence. Dieu sait comme vos maris, Lecoq et Desgraviers, vont se trouver intrigués, embarrassés, étonnés, interdits ! Que de commentaires ! que de questions ! que de réflexions !

M.me Bazin.

Pauvres gens ! Et nous aurions la cruauté ?...

M.me Jacob.

Ecoutez ; sans vanité, je me crois aussi vertueuse qu'une autre ; mais il s'agit de corriger vos maris, et de rire aux dépens de M. Lecoq : tout mon regret est de ne pouvoir être présente à la fête ; mais il faut que je retourne à la Chaussée-d'Antin.

M.me Duparc.

Point de pitié, ma voisine ; mon mari, à son tribunal,

n'acquitte-t-il pas tous les jours les gens sur l'intention ? et les nôtres sont si pures ! je les rejoins, et vous envoie M. Bazin.
(*Elle sort.*)

M.me Jacob.

Moi, je vole avertir Lecoq qu'il trouvera la petite porte ouverte.

M.me Bazin.

Y pensez-vous ? un rendez-vous de ma part ?

M.me Jacob.

Non, de la mienne. Ce sera, pour ainsi dire, à votre insu ; de l'embarras, de la contrainte, de la gêne à l'aspect de votre mari.... L'effroi d'une femme qui a donné un rendez-vous. Demain matin, de bonne heure, je reviens apprendre tout ce qui se sera passé.

SCENE III.

M.me BAZIN, *seule*.

De l'effroi ! ah ! je n'aurai pas besoin de le jouer. Un rendez-vous ! n'y a-t-il pas de quoi s'effrayer trop réellement. Que je m'entendrais mal à le tromper, ce cher homme ! Il ne s'agit que d'une plaisanterie, et pour peu qu'il m'en presse, je vais lui avouer la vérité. Ah ! le voilà ! Eh bien ! qu'est-ce que je fais déja ? j'allais l'embrasser... Restons.

SCENE IV.

BAZIN, M.me BAZIN,

Bazin.

Eh ! bon soir, ma bonne amie ! Te voilà donc enfin revenue ?

M.me Bazin, *jouant l'embarras*.

C'est vous ! Enchantée de vous revoir. Avez-vous fait un bon voyage ?

Bazin.

Très-bon.

M.me Bazin.

Combien je vous dois d'excuses ! être absente au moment où son mari arrive !

BAZIN.

Pourquoi donc cela ? Ce qui m'a contrarié, c'est que j'avais à travailler, et que ne pouvant rentrer chez moi...

M.me BAZIN.

Ce n'est pas le déplaisir de ne pas me trouver ?

BAZIN.

Si fait, un peu, beaucoup même ; mais tu étais au bal. J'aime que tu t'amuses.

M.me BAZIN.

C'est qu'en vérité je ne vous attendais pas sitôt.

BAZIN.

Te voilà bien contente de revoir ton mari, n'est-ce pas ?

M.me BAZIN.

Oh ! sans doute.

BAZIN.

Et je ne te quitterai plus de toute l'année.

M.me BAZIN.

De toute l'année ! Vous ne me quitterez plus ?

BAZIN.

Eh bien ! ce pauvre Duparc, il est toujours le même ; et ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'il voudrait que tout le monde lui ressemblât. Parce qu'il a des soupçons très-mal fondés sur sa femme, ne voudrait-il pas que je m'avisasse d'en avoir sur toi ? Oh ! il y a de singuliers originaux dans le monde !

M.me BAZIN.

En effet.

BAZIN.

Ne m'a-t-il pas parlé d'un certain Lecoq qui te fait les yeux doux, dit-il !

M.me BAZIN, *jouant de plus en plus l'embarras.*

Lecoq ? Il vous aurait dit ?... Oh ! c'est indigne !

BAZIN.

Ne lui en veux pas, ma chère ; le pauvre homme ! qu'il tremble pour son propre compte, à la bonne heure ; mais moi !

M.me Bazin.

Vous ne le connaissez pas ce Lecoq ?

Bazin.

Du tout. Il faudra que tu me le fasses connaître, je l'inviterai à dîner.

M.me Bazin.

A dîner ! un homme qu'on dit me faire la cour ! Y pensez-vous ?

Bazin.

Parbleu ! me ferais-tu l'injure de croire que je partageasse des soupçons ?... Fi donc !... Je veux rire à ses dépens.

M.me Bazin, *à part.*

J'ai beau faire tout ce que je peux pour paraître troublée, il ne s'en apperçoit seulement pas.

Bazin.

Ah ! ça, il n'est pas encore tard Je vais passer ma robe-de-chambre, et je reviens... Des soupçons sur toi, qui m'adores, qui n'as des yeux que pour ton mari ! il est fou.

SCENE V.

M.me BAZIN, *seule.*

Et j'aurais quelques égards pour cet homme-là ! Et je balancerais à le tourmenter pour le guérir ! il n'a été contrarié de rester à la porte, que parce qu'il était fatigué. Et je l'aime ! et je l'adore ! et je n'ai des yeux que pour lui ! il n'est que trop vrai. Mais le mérite-t-il ? Allons, allons, du courage. M. Bazin, je suis piquée au jeu ; vous serez obligé de convenir que je suis assez jolie pour que vous soyiez jaloux.

SCENE VI.

BAZIN, *en robe-de-chambre.* M.me BAZIN.

Bazin, *des papiers à la main.*

Me voici. Je ne me croyais pas si avancé dans ma traduction.

M.me Bazin.

Comment ! vous allez travailler ici ? mais c'est mon appartement.

BAZIN.

Cela t'arrange, n'est-ce pas, que je travaille à côté de toi. Parle toujours; moi, je cause tout en écrivant; quand on a quelque facilité...

M.me BAZIN.

Mais vous seriez mieux dans votre cabinet. Vous pourriez avoir besoin de vos livres.

BAZIN.

Point du tout. Toute ma bibliothèque est là. (*En se frappant la tête.*) Quand on a de la mémoire...

M.me BAZIN.

Mais, monsieur...

M. BAZIN.

Quoi?

M.me JACOB.

Si je vous disais que vous me gênez en restant ici.

BAZIN.

Comment, je te gêne! cela ne se peut pas. Tu plaisantes, tu t'amuses sans doute.

M.me BAZIN.

C'est donc bien intéressant ce que vous faites-là?

BAZIN.

Parbleu! une traduction des offices de Cicéron.

M.me BAZIN.

Des offices de Cicéron?

BAZIN.

Oui. Des devoirs de la société.

M.me BAZIN.

Dans ce traité des devoirs, n'y a-t-il pas un chapitre sur les devoirs des maris envers leurs femmes?

BAZIN.

Oui.... il y a quelque chose.

M.me BAZIN.

Eh bien! je vous conseille de le lire.

BAZIN, *commençant à s'assoupir.*

Je n'en ai pas besoin ; je t'aime... je t'aime beaucoup.

M.me BAZIN.

Oui, vous m'aimez ! comme un mari. Après un aussi long voyage... Que dis - je ? et pourquoi ce voyage entrepris sans moi ?... Rougissez-vous de celle que vous vous êtes choisie pour compagne ?

BAZIN, *presque endormi.*

Moi ! rougir !... Je m'en glorifie... J'en suis fou !

M.me BAZIN.

Il faut que vous ayiez une bien haute idée de votre mérite...

BAZIN, *toujours plus endormi.*

J'ai tort. J'avoue que j'avais tort.

M.me BAZIN.

Comment ! vous avez tort ?

BAZIN.

Mais je veux changer ! Oh ! oui, je changerai.

M.me BAZIN.

Fort bien ! Dites-moi des impertinences pour mettre le comble... En bonne foi, par quel charme vous flattez - vous donc de défendre notre cœur contre la complaisance, les soins, la flatterie? Répondez... Eh bien ! il s'est endormi. Quel homme ! et j'étais tentée de lui avouer... Ciel ! Lecoq va venir ! Qu'il ne me trouve pas seule près d'un époux endormi. Laissons au fat le soin de le réveiller. (*Elle sort.*)

BAZIN, *en s'endormant tout-à-fait.*

C'est charmant ! retrouver une femme jolie près laquelle on travaille ; on cause, on dort...

SCÈNE VII.

LECOQ, BAZIN.

LECOQ, *entrant avec précaution par la petite porte.*

PERSONNE ne m'a entendu ; m'y voilà. Il faut convenir aussi que notre aimable veuve ne m'a pas fait languir. (*Il ferme la porte.*)

BAZIN, *se réveillant au bruit.*

Qu'est-ce que tu fais donc ? Suivant ton usage, tu barricades la porte du petit escalier. N'as-tu pas peur que des voleurs viennent enlever mes manuscrits ?

LECOQ, *s'avançant.*

Enfin, belle dame. (*Appercevant Bazin.*) Que vois-je ? un homme en robe-de-chambre !

BAZIN, *se levant.*

Que vois-je ? un inconnu !

LECOQ.

Je ne suis pas le seul à qui elle donne des rendez-vous.

BAZIN.

Moi qui parlais de voleur.

LECOQ.

Mais l'on ne se moque pas de moi impunément. Que faites-vous ici, monsieur ?

BAZIN.

Voici du nouveau ; eh ! qu'y venez-vous faire vous-même ?

LECOQ.

Sachez que j'ai lieu d'être fort surpris de vous trouver ici et en robe-de-chambre.

BAZIN.

Sachez que j'ai lieu d'être bien plus surpris de vous y voir vous-même, et ce ton...

LECOQ.

Ce ton est celui qui me convient, et vous allez me faire le plaisir de sortir à l'instant.

BAZIN.

Les menaces ne m'effraient pas.

LECOQ.

Je vois que vous ne me connaissez pas ; je me nomme Lecoq.

BAZIN.

Lecoq ! ce n'est pas un voleur, mais c'est bien pis.

LECOQ.

J'ai des droits ici.

BAZIN.

Des droits !

LECOQ.

Oui, un rendez-vous.

BAZIN.

Ah ! mon dieu ! serait-il bien possible ?

LECOQ.

Je vois que j'avais affaire à une franche coquette qui nous trompait, nous sacrifiait l'un à l'autre.

BAZIN.

Monsieur, je me suis modéré tant que je ne vous ai pris que pour un voleur.

LECOQ.

Un voleur !

BAZIN.

Avec ces gens-là il faut filer doux ou être le plus fort; mais avec vous, monsieur, je prendrai la liberté de vous prier d'abord de sortir par où vous êtes entré sans vous le faire répéter, et demain vous me ferez raison, s'il vous plaît.

LECOQ.

Volontiers. Je ne refuse jamais une partie d'honneur avec les hommes; une partie de plaisir avec les dames. Mais pour ce soir, croyez-moi, regagnez au plus vîte votre logis en robe-de-chambre; car bien certainement ce n'est pas moi qui partirai. (*Il s'assied dans un fauteuil.*)

BAZIN.

Insolent ! savez-vous à qui vous parlez enfin ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, M.me BAZIN.

M.me BAZIN.

D'ou vient donc tout ce bruit ? Ah ! ciel !

BAZIN.

Venez, venez, madame, jouir du prix de vos perfidies, de votre affreuse conduite.

LECOQ.

Oui, ingrate ! femme indigne !...

M.me BAZIN.

Plait-il ? à qui parle, monsieur ?

BAZIN.

Voyez, madame, qu'outragé aussi sensiblement par vous et par monsieur, on veut encore me mettre à la porte de chez moi.

LECOQ.

De chez lui ?

BAZIN.

C'est à présent que je vois que vous ne m'attendiez pas sitôt. N'est-ce pas là ce M. Lecoq sur lequel on voulait m'inspirer des soupçons ? Parlez, répondez.

M.me BAZIN.

Une femme qui a pour soi le témoignage d'une conscience pure, sait braver tranquillement les fausses apparences.

LECOQ, *à part.*

C'est un mari, et moi, qui la croyais veuve ! je suis pris.

BAZIN.

Regardez, regardez votre complice interdit, confondu, et rougissez à votre tour. Ah ! madame Bazin !

M.me BAZIN.

Ah ! M. Bazin, vous concevez donc que votre femme peut encore inspirer de tendres sentimens ?

BAZIN.

Rire, plaisanter effrontément. Tu dieu ! comme elle s'est formée pendant mon voyage !

LECOQ.

C'est unique, comme les femmes ne perdent jamais la tête.

M.me BAZIN.

Finissons ; que demande, que veut M. Lecoq ?

BAZIN.

Osez-vous encore l'interroger ? Ce rendez-vous donné.

M.me BAZIN.

Un rendez-vous donné par moi ?

LECOQ.

Madame...

M.me BAZIN.

Osez-vous le soutenir?

LECOQ.

Il est certain que ce n'est pas madame.

BAZIN.

Croyez-vous qu'il suffise de nier? Après les propos significatifs...

M.me BAZIN.

Monsieur aurait-il prononcé mon nom?

LECOQ.

Non, madame.

BAZIN.

Il est vrai, mais qu'importe?

M.me BAZIN.

Suis-je donc la seule femme qui habite cette maison?

BAZIN.

Comment! quoi!... se pourrait-il?

LECOQ, *à part.*

L'excellent détour! (*Haut.*) Monsieur, Les événemens me forcent à une indiscrétion nécessaire pour votre repos. C'est une fatale erreur qui m'a conduit dans cet appartement; la nuit, sans lumière, on peut se tromper de porte, d'étage.

BAZIN.

Quoi! ce serait chez madame Duparc?

M.me BAZIN.

Ne le croyez pas, ma voisine est incapable...

LECOQ.

Sans doute, elle n'y est pour rien, je suis le seul coupable; c'est une extravagance amoureuse, une témérité excessive...

BAZIN.

Le voilà bien payé de sa jalousie, mon cher ami Duparc; cependant je ris et j'ai tort; votre conduite n'en est pas moins très-inconsidérée, et le mariage un état très-respectable; mais c'est qu'il y a des maris qui semblent chercher leur sort.

M.me Bazin.

Allez, M. Lecoq, et souvenez-vous des dangers qu'on court, du mauvais rôle qu'on s'expose à jouer quand on se permet...

Bazin.

Ecoutez ma femme, elle parle bien. Vous êtes jeune encore, la fatuité et les bonnes fortunes ne mènent à rien, et les choses qu'elle vous dit...

Lecoq.

Font la plus grande impression sur mon ame. Oui, je dois songer à me corriger... Voulez-vous bien recevoir mes excuses pour la scène ?...

Bazin.

J'ai été moi-même un peu vif.

M.me Bazin.

Eh bien ! ne va-t-il pas lui demander excuse ?

Lecoq, *à part.*

Maudits maris ! voilà pourtant deux fois dans un jour que je suis obligé de m'humilier devant eux.

Bazin.

Je ne vous propose pas de sortir par la grande porte.

Lecoq.

Je sortirai par où je suis entré. Restez donc, je vous prie.

Bazin.

Permettez au moins que je vous éclaire.

Lecoq.

Pas du tout. (*Il sort.*)

M.me Bazin.

Et il le reconduit !

Bazin.

Allons, puisque vous le voulez, je rentre. Prenez-garde, il y a deux étages et une allée.

SCÈNE IX.

BAZIN, M.me BAZIN.

BAZIN.

C'EST un jeune étourdi, mais on pourra le ramener.

M.me BAZIN.

Pour vous, monsieur, je vous garantis incurable.

BAZIN.

Allons, tu dois être en colère. Je me suis emporté; mais rends-moi justice, la jalousie est-elle mon défaut, et ne mérité-je pas mon pardon ?

M.me BAZIN.

Ah ! votre colère n'a pas duré long-temps.

BAZIN.

N'est-ce pas? J'aurais bien voulu voir Duparc tout-à-l'heure à ma place; eh bien ! quand il était garçon, c'était le plus grand libertin, le plus grand railleur sur les maris trompés. C'est ainsi que les fripons dès qu'ils se sont faits propriétaires, crient plus haut que les honnêtes gens au respect des propriétés... Ah ! ça, crois-tu que madame Duparc soit là, bien vraiment attachée à son mari ?

M.me BAZIN.

Oui, oui, madame Duparc, comme toutes les femmes, aime cent fois plus son mari qu'il ne le mérite; que dis-je? n'a-t-elle pas raison? et cet homme délicat, susceptible, jaloux même, si vous voulez, ne mérite-t-il pas plus d'amour que vous, époux froid, insensible, présomptueux, orgueilleux? Agréer les excuses de ce Lecoq, lui en faire vous-même, le reconduire, l'éclairer poliment! oh! en vérité, cela est trop fort.

BAZIN.

Doucement, doucement donc, ma chère amie, tu t'emportes. (*On entend le carillon d'une forte sonnette.*) Eh bien! qu'est-ce que c'est donc que cela ?

M.me BAZIN.

Ce que c'est? c'est la précaution innocente d'une femme

bien plus heureuse que la vôtre ; car il m'est bien prouvé, surtout après la scène qui vient de se passer, que jamais vous ne m'avez aimée.

SCENE X.

BAZIN, *seul.*

J'ai lu qu'il y avait des pays où les femmes étaient désesperées quand leurs maris ne les battaient pas ; je commence à le croire... Eh quoi ! lorsque je me conduis délicatement, civilement, comme il convient à un professeur de belles-lettres et d'humanités. (*Le carillon recommence.*) Mais, qu'est-ce que c'est donc que cela ? avant mon voyage il n'y avait pas de sonnette. (*Encore le carillon.*) Encore ! Ah ciel ! c'est Duparc et Lecoq ; ils parlent haut, je puis entendre. Imprudent jeune homme et malheureux mari ! Plaît-il ? Ah ! le détour n'est pas mauvais ; il lui fait croire qu'il vient pour ma femme. Ah ! la porte se referme, Lecoq part, Duparc remonte chez lui ; il faut pourtant que je le désabuse, il y va de mon honneur. C'est pour le coup que ma femme serait furieuse, si elle apprenait. . . . Mais sachons ménager ce pauvre Duparc. (*Ouvrant la petite porte.*) Mon voisin, un mot ; entrez donc s'il vous plaît.

SCENE XI.

BAZIN; DUPARC, *en robe-de-chambre.*

DUPARC.

Vous n'êtes pas encore couché, mon voisin ?

BAZIN.

Non, vraiment. Qu'est-ce donc que tout ce bruit que j'ai entendu tout-à-l'heure ?

DUPARC.

Ce que c'est ? oh ! rien ; un de mes amis qui vient de sortir. (*A part.*) Pauvre homme ! il ne se doute pas...

BAZIN.

Mais il n'y avait pas de sonnette...

DUPARC.

Hier encore, il est vrai; c'est ma femme qui, pour plus de sûreté, l'a fait placer.

BAZIN, *à part.*

Sa femme! Ce cher voisin je ne le croyais pas si confiant.

DUPARC *à part.*

Est-ce bien à sa femme que Lecoq?...

BAZIN.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble avoir reconnu ce Lecoq dont vous m'avez parlé.

DUPARC.

Mais vous m'aviez dit ne l'avoir jamais vu?

BAZIN.

Je le croyais; je me rappelle à présent. (*A part.*) Je ne sais comment diable m'y prendre.

DUPARC.

Puisque je ne puis vous le cacher, oui, c'est Lecoq qui sort d'ici; et puisque vous le savez, je vous conseillerai en ami de veiller un peu sur votre femme.

BAZIN.

Oh! oui, parlez-moi de ma femme, mon voisin; veillez vous-même sur la vôtre.

DUPARC.

Oh! à cet égard là, voisin, je crois qu'on n'a pas de leçon à me faire; et dans cette circonstance, d'ailleurs, elle serait assez déplacée; on connait les vues et les intentions de Lecoq.

BAZIN.

Oh! oui, nous avons entendu toute votre conversation; il vous trompe.

DUPARC.

Il me trompe? Vous verrez qu'il vient pour la mienne.

BAZIN.

Vous verrez que c'est la mienne qui aura tout fait.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DESGRAVIERS, *en pet-en-l'air, un bougeoir à la main.*

DESGRAVIERS.

QU'EST-CE donc, mes chers voisins, tout ce tapage, cette sonnette et le nom de M. Lecoq qui frappe mes oreilles? En vérité, voilà un homme qui fait bien du bruit dans la maison.

BAZIN.

J'étais à travailler, un homme entre par cette petite porte; il ne me connaît pas, il me cherche querelle; ma femme accourt, tout s'éclaircit : c'était Lecoq; c'est chez la voisine qu'il allait; il s'était trompé, il me l'avoue, je le congédie.

DUPARC.

En ouvrant la porte de la rue, il fait aller une sonnette posée nouvellement; j'accours au bruit, je trouve mon homme, je l'interroge; c'est pour la voisine qu'il venait, dit-il. A laquelle des deux en veut-il maintenant?

DESGRAVIERS.

A toutes les deux, rien n'est plus clair.

BAZIN.

Allons donc.

DUPARC.

Vous croyez?... Mais en effet...

BAZIN.

Eh! quand cela serait? nos femmes sont vertueuses et incapables. . .

DUPARC.

Il est certain que pour cette affaire, au moins, j'ai des motifs de sécurité. Cette sonnette qui a fait tant de bruit, c'est ma femme qui m'a engagé à la placer de façon que la porte ne peut s'ouvrir ou se fermer...

DESGRAVIERS.

Mon ami, cela ne prouve rien. Cette double aventure de la nuit me rappelle ce qui m'est arrivé avec ma seconde femme. Un jour, dans une société, un de mes amis intimes nous vante

les doux momens qu'il a passés le matin même en déjeûnant avec une femme charmante; on annonce ma femme. Ignorant la conversation qui avait eu lieu, son premier mot est de dire qu'elle a déjeûné le matin même avec le beau conteur, mon ami intime. Voilà pour vous, mon cher Bazin. Quant à votre sonnette, mon cher Duparc, vous rappellez-vous certain couplet de Figaro où il est question d'un chien qui mordait tout le monde, excepté celui qui l'avait vendu. C'est sur moi que ce couplet a été fait. Même aventure m'arriva; ce n'est pas que tout cela doive vous inquiéter, parce que vos femmes.... c'est bien différent. Femmes honnêtes, vertueuses.

DUPARC.

Oh! sans doute; mais quand je pense à ma sonnette et à votre chien... Je m'amuse à causer, et je ne pense pas à tout ce qui peut se passer chez moi. Bon soir, mes voisins.

BAZIN.

Eh! mais, écoutez-donc, mon cher Duparc, écoutez donc.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, M.me BAZIN.

M.me BAZIN.

Eh bien, monsieur, après une scène comme celle qui vient de se passer, vous me délaissez, vous m'abandonnez!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, M.me DUPARC.

M.me DUPARC.

Ah, mon dieu! mon ami, j'ai entendu fortement disputer dans l'escalier, et ne te voyant pas revenir, je n'ai pu résister au desir de m'informer... Comment peux-tu me laisser en proie à l'inquiétude? Ah! cela n'est pas bien.

DESGRAVIERS.

Eh bien! qu'est-ce que je vous disais? femmes charmantes!

Jouissez, mes voisins, du plaisir des querelles et des raccommodemens; tandis que moi, triste comme un vieux garçon !.. Bonne nuit, mes chers voisins.

BAZIN.

Allons, ne te fâche pas; je vais devenir inquiet, défiant, comme Duparc.

DUPARC.

Eh! mais, en vérité, vous me feriez passer pour un jaloux.

M.me DUPARC.

A demain matin, nous verrons madame Jacob.

TOUS ENSEMBLE.

Bon soir, mes voisins, ma voisine. Bon soir.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

La scène est toujours chez Bazin.

SCENE PREMIERE.

M.me JACOB, M.me BAZIN, M.me DUPARC.

M.me JACOB.

Oui, mesdames, à sept heures du matin, M. Lecoq est venu me raconter toutes ses bonnes fortunes de cette nuit.

M.me DUPARC.

Elles n'ont pourtant pas été bien brillantes.

M.me JACOB.

Il a passé une partie de la nuit dans cette chambre, à votre porte, dans votre escalier, sous vos fenêtres pour ne rencontrer par-tout que des maris et réveiller toute la maison; et une petite pluie froide, qui a duré jusqu'au jour, l'a percé jusqu'aux os; mais c'est égal, il est enchanté!

M.me BAZIN.

Bon jeune homme! il est facile à enchanter!

M.me JACOB.

D'abord, il est sûr de vous; mais il ne veut plus de rendez-vous dans la maison; la présence des maris les rend trop dangéreux. Je suis chargée de vous proposer de vous rendre toutes les deux chez moi ce matin, pendant que votre mari sera à l'audience et le vôtre à sa classe.

M.me BAZIN.

A quoi bon ce rendez-vous?

M.me JACOB.

Il ne vaudrait rien si nous ne trouvions pas le moyen d'y amener vos maris.

M.me DUPARC.

Pour le mien, rien de si facile.

M.me BAZIN.

Oui. Mais le mien, impossible; c'en est fait, après la scène d'hier, il faut y renoncer.

M.me JACOB.

Renoncer! Fi donc! Une apparence plus forte, une espèce d'aveu de votre part... Vous me parliez hier d'un journal de toutes vos actions, de toute votre conduite.

M.me BAZIN.

Eh bien?

M.me JACOB.

L'avez-vous continué jusqu'à ce jour?

M.me BAZIN.

Ennuyée de n'avoir à écrire que mon éternel amour, son excessive suffisance, je l'ai interrompu.

M.me JACOB.

A merveille! où est-il ce registre?

M.me BAZIN.

Là, dans mon cabinet.

M.me JACOB.

Bon! Je veux le continuer, moi.

M.me BAZIN.

Mais comment faire tomber ce journal entre ses mains?

M.me JACOB.

Il ne s'agit que de le mettre sur la voie.

M.me DUPARC.

Voici mon mari qui vient dans cette chambre avec le vôtre.

M.me JACOB.

Eh! vite; venez avec moi.

M.me BAZIN.

En vérité, vous me faites faire tout ce que vous voulez.

M.me Duparc.

Je suis curieuse de voir ce qu'elle va lui dicter. (*Elles entrent toutes les trois dans le cabinet.*)

SCÈNE II.

DUPARC, BAZIN.

Duparc.

Ma femme est sans doute chez vous, mon cher Bazin ? Je causais avec elle, lorsqu'un maudit plaideur est venu m'accabler de ses doléances, comme si j'étais un homme qu'on sollicitât.

Bazin, *lui montrant la porte vitrée de l'appartement de sa femme.*

Tenez, là voilà dans l'appartement de ma femme.

Duparc, *regardant.*

Avec une autre femme ! Qu'est-ce que c'est que cette autre femme ?

Bazin.

Je ne la connais pas; voilà la première fois que je l'apperçois.

Duparc.

Comment, mon ami, vous souffrez que votre femme voie une femme que vous ne connaissez pas ?

Bazin.

Et pourquoi pas ?

Duparc.

Et vous n'êtes pas déja allé vous informer de l'état, du nom de cette femme, du motif de sa visite ?

Bazin.

Et pourquoi donc ? ma femme ne serait-elle pas en droit de s'offenser d'une pareille enquête ?

Duparc, *s'avançant vers le cabinet.*

Oh bien ! que la mienne s'en offense ou non... Je vais...

Bazin, *le retenant.*

Arrêtez, mon voisin, vous êtes chez moi, et je ne souffrirai pas qu'on se permette de déranger....

DUPARC.

Ah ! que toutes les femmes vous doivent de remercîmens pour la manière dont vous prenez les choses ! Vous devriez faire un petit code de morale et de patience à l'usage des maris. (*Regardant la porte.*) Mais ces dames parlent vivement. Allons, je suis sur le tapis. Il est question de moi, je le parie.

BAZIN.

Point du tout. On ne pensé pas à vous, peut-être !

DUPARC.

Ah ! l'on ne pense pas à moi ? En effet, suis-je digne qu'on s'occupe de moi ?

BAZIN.

C'est de moi qu'on parle.

DUPARC.

Ma femme s'applaudit sans doute du rôle qu'elle a joué depuis hier. Dieu sait les sarcasmes qu'on lance sur les pauvres maris ! Et vous voyez cela de sang-froid ? Mais je ne serai pas si patient, morbleu !

BAZIN.

Et, mon ami, laissez votre femme tranquille. On s'occupe de moi, vous dis-je. Ma femme vante ma douceur, ma confiance ; elle cite ma dernière traduction : dans le fait, elle m'a fait honneur dans le monde, et cela lui a inspiré un respect, une vénération pour son mari. Votre femme, tout en vous rendant justice, soupire tout bas ; et leur bonne amie, que je ne connais pas, mais qui paraît une personne judicieuse et sensée, plaint la vôtre, et félicite la mienne.

DUPARC.

Oui, c'est parfaitement arrangé ; mais votre entêtement me force à vous le dire. Votre femme !... Je ne voudrais pas pour tout au monde qu'il me fût arrivé une scène semblable à celle qui s'est passée entre Lecoq et vous.

BAZIN.

Ma foi, mon cher ami, les confidences que ce Lecoq m'a faites...

DUPARC.

Ah ! oui ; si vous entendiez tous les raisonnemens que fait là-dessus le cher Desgraviers.

BAZIN.

Ah ! sans doute, Desgraviers, jugeant tous les hommes d'après lui, et toutes les femmes d'après les siennes... Ah ! les voilà qui sortent de chez madame Bazin.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, M.mes JACOB, BAZIN et DUPARC.

M.me JACOB, *remettant le journal à M.me Bazin.*

Le voilà bien, très-bien.

M.me DUPARC.

Ah ! mon dieu ! les voilà tous les deux !

DUPARC, *à Bazin.*

Ne trouvez-vous pas qu'elles ont toutes trois l'air interdit, embarrassé ?...

BAZIN, *à Duparc.*

Enchanté de nous voir ; au contraire.

M.me JACOB, *à M.me Duparc.*

Courez au devant du vôtre, redoublez de caresses et d'amitiés. (*à M.me Bazin.*) Vous, sans faire attention à votre mari, serrez ce journal dans le secrétaire, et laissez la clef comme nous en sommes convenues.

M.me BAZIN.

Bon.

M.me DUPARC, *allant à son mari.*

Ah ! te voilà, mon ami, pardon ; j'allais te retrouver. C'est madame Bazin qui m'a fait prier de descendre. Tu n'es pas fâché ?

DUPARC.

Du tout, ma chère amie (*A part.*) Elle paraît sincère, cependant.

M.me DUPARC.

Mais tu as un rapport à faire aujourd'hui à ton tribunal. Le chocolat doit être prêt ; viens. (*à M.me Bazin.*) Sans adieu, ma voisine. (*à M.me Jacob.*) Votre très-humble servante, madame.

DUPARC.

Je te suis. (*A Bazin.*) Puisque cette femme reste, tâchez de savoir d'elle et de votre femme, le motif de sa visite, là, par amitié pour moi.

BAZIN.

Soit, puisque vous le voulez. (*Duparc sort.*)

SCÈNE IV.

BAZIN, M.me JACOB, M.me BAZIN.

M.me JACOB, *à M.me Bazin.*

LAISSEZ-MOI seule avec lui.

M.me BAZIN.

Bon. (*Haut.*) Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame.

BAZIN, *apportant un fauteuil.*

Et moi, qui laissais madame debout. Madame est une de tes amies ?

M.me JACOB.

Je n'ose pas encore me donner ce titre.

M.me BAZIN, *à M.me Jacob.*

Mille pardons, si je vous laisse ; vous savez qu'une maîtresse de maison ... les soins du ménage...

M.me JACOB.

Je serais désespérée de vous gêner, madame.

BAZIN.

Tu ne me dis rien, ma bonne amie ?

M.me Bazin, *d'un air fâché.*

Que voulez-vous que je vous dise ?

Bazin.

Tu as un air tout fâché ?

M.me Bazin.

Faites-moi l'amitié de tenir compagnie à madame.

Bazin.

Volontiers. Mais encore...

M.me Bazin.

Je reviens à l'instant. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

BAZIN, M.me JACOB.

Bazin, *à part.*

Elle est piquée ; c'est toujours l'aventure d'hier au soir. Oh! elle reviendra.

M.me Jacob, *à part.*

Voyons venir notre homme, et tâchons de le bien amener au point que nous desirons.

Bazin, *à part.*

Allons, pour satisfaire ce pauvre Duparc, tâchons un peu de savoir quelle est cette femme.

M.me Jacob.

Vous devez vous trouver bien heureux, M. Bazin, d'avoir une femme aussi aimable ?

Bazin.

Oh ! très-heureux : mais pardon, c'est la première fois que j'ai le plaisir de vous voir. A qui donc, s'il vous plait, ai-je l'honneur de parler ?

M.me Jacob.

Je suis madame Jacob, assez connue dans Paris.

BAZIN.

Cette madame Jacob chez qui ma femme s'est rendue hier matin ?

M.me JACOB.

Précisément.

BAZIN.

Et vous êtes venue...

M.me JACOB.

Rendre compte à madame, du résultat de mes opérations.

BAZIN.

Diable! mais c'est sérieux.

M.me JACOB.

Monsieur ne croit pas à la chiromancie ?

BAZIN.

Pardonnez-moi, madame, j'y crois.

M.me JACOB.

Les hommes doutent et se moquent de notre art.

BAZIN.

Les femmes vous rendent plus de justice.

M.me JACOB.

Ont-elles tort ? Demandez à votre épouse, en un instant j'ai deviné tous ses secrets ; et elle a été frappée de voir toutes mes révélations conformes à un certain journal de toutes ses actions.

BAZIN.

Ah ! oui ; c'est moi qui lui ai conseillé de tenir ce journal.

M.me JACOB.

Excellente précaution !

BAZIN.

Vous me faites penser qu'il y a long-temps que je lui en ai demandé communication.

M.me JACOB.

Vous avez eu tort.

BAZIN, *toujours gaîment.*

Parbleu! madame Jacob, je n'aurais pas été vous chercher ;

mais puisque vous voilà, il me prend fantaisie de savoir ma bonne aventure.

M.me Jacob, *très-sérieusement.*

Avez-vous confiance ?

Bazin.

Confiance ? Oui, oui, vous dis-je ! Vous faut-il une table, des cartes ?

M.me Jacob, *d'un ton emphatique.*

Inutile. Je lis dans vos yeux, dans vos traits, votre physionomie. Le passé nous révèle l'avenir; l'homme qui m'interroge a des talens, de l'instruction. Sa femme l'a épousé par amour, trop heureuse de donner sa main et sa fortune à un professeur célèbre, dont les traductions et les élèves sont également admirés.

Bazin.

Elle ne manque pas d'esprit, cette femme-là.

M.me Jacob.

Un seul défaut ternit toutes ces belles qualités : amour-propre qui serait insupportable dans toute autre. Il a bien fait hier de ne pas croire aux apparences, lorsqu'un fat s'établissait en maître chez lui.

Bazin.

Quoi ! Vous savez ?...

M.me Jacob.

Je sais tout.

Bazin.

Diantre !

M.me Jacob.

Il dépend de lui d'être heureux; qu'il s'occupe un peu plus de sa femme. S'il néglige les avis de la prophétesse, quand la lune croîtra, perte de fortune, procès, embarras de ménage; ce n'est plus l'homme par exception, il rentre dans le commun des maris; divorce, chagrins, la réputation se perd, les traductions sont interrompues, les honnêtes gens le plaignent tout bas, les malins s'en moquent tout haut, et les écoliers le montrent au doigt dans la classe. Je vous laisse à deviner si c'est à la force de mon art, aux confidences de votre femme, ou à la lecture de son journal, que je dois tout ce que je viens de vous révéler...

La voiture que j'attendais est arrivée; votre très-humble servante, M. Bazin; faites agréer, je vous prie, mes adieux à madame. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

BAZIN, *seul.*

Quelle volubilité! il y a du bon, cependant, dans ce qu'elle ma dit. Au fait j'ai quelques reproches à me faire; il paraît que ma femme lui aura parlé de ce journal. Parbleu! je suis curieux...

SCÈNE VII.

BAZIN, M.me BAZIN.

BAZIN.

Ah! c'est toi!

M.me BAZIN.

Moi-même.

BAZIN.

Tu me boudes toujours?

M.me BAZIN.

Pas du tout; vous êtes un homme charmant. Où est donc madame Jacob?

BAZIN.

Elle vient de sortir. Elle a beaucoup d'affaires, cette femme-là. Tu ne m'avais pas dit que c'était cette devineresse?

M.me BAZIN.

Vous êtes si curieux! M'aviez-vous demandé qui elle était?

BAZIN.

Elle a beaucoup d'esprit?

M.me BAZIN.

Trouvez-vous?

BAZIN.

Beaucoup, beaucoup.

M.me BAZIN.

Eh! mais, vous en parlez avec un feu...

BAZIN.

Eh ! mais, ne vas-tu pas t'aviser d'être jalouse de madame Jacob ?

M.me BAZIN.

Moi ! ah! mon dieu, non.

BAZIN.

Allons, allons, appaise-toi.

M.me BAZIN.

Eh! mais, je ne me fâche pas.

BAZIN.

Tiens, ma chère amie, je sens vraiment que ma conduite avec toi n'est pas telle qu'elle devrait être; et, comme je le disais hier, j'en veux changer; oui, je veux devenir tendre, assidu, l'homme aux petits soins.

M.me BAZIN.

Tout comme il vous plaira, monsieur.

BAZIN.

Et pour commencer, pour te prouver que je ne veux plus m'occuper que de toi, tout en déjeûnant ici, je te prierai de me procurer la lecture de ton journal.

M.me BAZIN.

De mon journal !

BAZIN.

Oui, ce registre exact et fidèle de toutes tes actions dont je me reproche de ne t'avoir pas demandé plus souvent la lecture.

M.me BAZIN.

Vous avez raison de vous le reprocher; et cette indifférence de votre part est cause que je ne l'ai pas continué.

BAZIN.

Bah ! tu as eu tort.

M.me BAZIN.

Il y a plus de quinze jours que je l'ai interrompu.

BAZIN.

Quinze jours, c'est une bagatelle; que je lise au moins jusques-là.

M.me BAZIN.

Mais de quoi vous avisez-vous, monsieur, de demander aujourd'hui ce journal ?

BAZIN.

Moi, je crois te faire ma cour.

M.me BAZIN.

Vous vous trompez, monsieur, et cette attention est un peu trop tardive.

BAZIN.

Il n'est jamais trop tard pour reconnaître et réparer ses torts ; c'est une jouissance que je veux me procurer d'ailleurs : tu auras confié au papier tout ce que tu as fait, dit et pensé pendant mon absence ; il me sera bien doux de voir avec quelle impatience tu desirais mon retour. Donne-le-moi donc.

M.me BAZIN.

C'est qu'en vérité je ne sais seulement pas ce qu'il est devenu.

BAZIN.

Jusqu'à présent tu l'as toujours serré dans ce secrétaire.

M.me BAZIN.

Il est vrai, mais je ne sais pas ce que j'ai fait de la clef.

BAZIN.

Qu'est-ce que tu dis ? La voilà cette clef que tu as laissée à la serrure.

M.me BAZIN.

Pardon, j'y avais si peu pris garde.

BAZIN, *en s'asseyant.*

Allons, apporte-le moi.

M.me BAZIN.

Mais, en vérité, monsieur, jamais vous ne m'avez paru aussi curieux qu'aujourd'hui; il faut convenir que les femmes sont bien malheureuses, et les hommes bien injustes ; ou froids jusqu'à l'indifférence, ou exigeans jusqu'à la tyrannie.

BAZIN.

Madame, vous le savez, je ne suis ni un tyran, ni un jaloux ; mais, prenez-y garde, plus j'aurai eu de bonne-foi,

plus je serais furieux, si jamais je m'appercevais que j'eusse été trompé dans ma confiance.

M.me Bazin.

Eh bien! vous m'enchantez en me parlant de la sorte.

Bazin.

Comment, madame, vous moquez-vous de moi? Eh! mais, oui, c'est un jeu, je n'en doute pas, tu veux rire, voir s'il est impossible de me donner de la jalousie : eh bien! te voilà contente, ma chère, tu vois que j'en suis susceptible comme un autre. Tu le sais, quand je t'engageai à l'entréprendre, ce journal devait faire les délices de nos soirées. Allons, voilà le moment arrivé, et je ne doute pas que la lecture n'en soit très-amusante pour nous. (*Il fait un pas vers le secrétaire.*)

M.me Bazin.

Monsieur, c'est un abus de confiance, que sans doute vous ne vous permettrez pas.

Bazin, *ouvrant le secrétaire.*

Pardonnez-moi, madame; très-certainement je me le permettrai; un mari n'a-t-il pas droit aux secrets de sa femme? (*Prenant le journal.*) Ah! je le tiens, je le vois, je le reconnais.

M.me Bazin.

Monsieur, au nom du ciel, ne le lisez pas; pourquoi se chercher des chagrins?

Bazin.

Se chercher des chagrins! que dites-vous, madame? Voyons donc ce qu'il contient de si chagrinant, ce journal.

M.me Bazin.

Souvenez-vous des plaintes que je vous ai adressées sur votre négligence; une femme n'est-elle pas bien digne d'excuse?

Bazin.

Bien digne d'excuse... Voyons, voyons. (*Il lit.*) « Du 28.
» Lecoq profitant du moment où il me trouve seule, me déclare
» son amour; je venais de recevoir une lettre de mon mari,
» Quelque froide que fût son épître, il avait daigné me donner
» de ses nouvelles, j'étais heureuse. Lecoq n'eut pas à se
» louer de ma réponse, ou plutôt de mon silence, car à peine
» lui dis-je deux mots.... » C'est se conduire en femme

honnête, prudente. Et pourquoi donc ne voulais-tu pas que je visse ce journal? Etait-ce pour aiguillonner mon amour? Etait-ce pour ne pas me laisser voir toute l'étendue de ton attachement?

M.me BAZIN.

Ingrat! méritez-vous en effet tout l'amour qu'on a pour vous? (*Voulant reprendre le journal.*) Mais, c'en est assez, rendez-moi ce journal.

BAZIN.

Oh! non, laisse-moi lire jusqu'à la fin. Qu'il m'est doux de me convaincre par moi-même, que j'ai la femme la plus vertueuse!

M.me BAZIN.

Non, croyez-moi, n'allez pas plus loin. (*A part.*) Il me fait rire avec sa confiance.

BAZIN, *lisant.*

Du 30. « Le hasard me fait assister à la célébration des » mariages. La joie et l'amour qui brillent dans les yeux de » tous ces jeunes époux, l'empressement des maris auprès de » leurs femmes, me fait faire malgré moi un triste retour sur » moi-même; je pense à l'indifférence, à la froideur de mon » mari. » Eh bien! voilà des reproches mérités, mais je veux me corriger; oui, je me corrigerai.

« Lecoq qui me suit par-tout, se présente à mes yeux involontairement; je le trouve plus aimable que la veille. » Comment, madame, vous le trouvez plus aimable?

M.me BAZIN.

Vous avez voulu lire, mais de grâce. (*Elle entreprend de reprendre le journal.*)

BAZIN.

Non, madame, je lirai jusqu'au bout...

Du 1.er, c'était avant-hier. « Lecoq revient me voir, » j'étais seule, attendrie par la lecture d'un des romans les » plus intéressans qu'on puisse faire; il me presse, il est » éloquent. Je n'avais pas reçu de lettre de mon mari; je » ne peux m'empêcher de le plaindre, il se jette à mes » genoux. » O ciel! une page déchirée au milieu de la phrase! perfide! ingrate!

M.me BAZIN.

Qu'avez-vous donc, et pourquoi ces noms injurieux?

BAZIN.

Pourquoi? je vous trouve bien hardie, la page déchirée! Mais, quoi! c'est peut-être le hasard; que dis-je? Ce qui précède ne suffit-il pas pour justifier mon courroux?

M.me BAZIN.

Voyez que vos procédés seuls...

BAZIN.

Mes procédés! Ah! Clémence, vous m'avez pu tromper! vous!

M.me BAZIN.

(*A part.*) Eh quoi! au lieu d'éclater, il s'attendrit; il est temps de le désabuser. (*Haut.*) Ne croyez pas...

BAZIN.

Comment, madame, que je ne croie pas?...

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DESGRAVIERS.

DESGRAVIERS.

AH! vous voilà, mon cher Bazin!

BAZIN.

Ciel! Desgraviers. Ah! cachons cet odieux papier. (*Il cache précipitamment le journal dans sa poche.*)

M.me BAZIN.

Avant de le serrer, permettez que je vous explique...

BAZIN.

Eh quoi! y pensez-vous? devant M. Desgraviers!

M.me BAZIN.

Eh! qu'importe!

BAZIN.

Comment, qu'importe? Pour votre honneur, taisez-vous.

DESGRAVIERS.

Qu'avez-vous donc?

BAZIN, *affectant un air gai.*

Rien, rien... du tout.

M.me BAZIN.

Pardonnez-moi... je veux...

BAZIN.

Sortez, madame; au nom du ciel, sortez.

M.me BAZIN.

Nen, souffrez...

BAZIN.

Vous voulez donc que tout l'univers apprenne.... Encore une fois, sortez.

M.me BAZIN, *à part.*

Allons voir avec madame Jacob ce qui nous reste à faire.

BAZIN.

Il ne lui manquait plus que de dévoiler...

SCÈNE IX.

BAZIN, DESGRAVIERS.

DESGRAVIERS.

MAIS vous paraissez fort en colère?

BAZIN, *se contraignant.*

Petite querelle de ménage, reproche d'amour. Que voulez-vous?

DESGRAVIERS.

Je viens d'apprendre une nouvelle qui concerne vous et Duparc; vous ne me croirez pas, vous, d'après cette belle confiance que vous avez dans votre femme?

BAZIN.

Que j'ai dans ma femme!

DESGRAVIERS.

Duparc, me croira, lui; il est certainement trop ombrageux,

trop défiant ; mais peut-être un excès de cette nature est-il moins déraisonnable que le vôtre.

BAZIN.

Oh! sans doute ; mais, de grâce, dites-moi. . .

DESGRAVIERS.

D'après la perversité qui règne parmi les hommes. . .

BAZIN.

Et parmi les femmes, mon ami. Ah! oui, vous avez bien raison, plus de mœurs, tout est renversé, bouleversé daas la nature....

DESGRAVIERS.

Voilà de l'exagération! il ne faut pas croire que l'Etat soit perdu, parce que votre ménage est un peu troublé.

BAZIN.

De grâce, hâtez-vous de m'apprendre. . .

DESGRAVIERS.

Vons me connaissez assez pour être persuadé que c'est bien involontairement que j'ai appris ce que je vais vous révéler.

BAZIN.

Ah! je le sais! Vous n'êtes ni curieux, ni tracassier, ni bavard ; mais venons au fait.

DESGRAVIERS.

J'aime à voir que vous me rendiez justice ; j'étais à ce café où nous avons fait cette partie de trictrac hier au soir.

BAZIN.

Eh bien?

DESGRAVIERS.

Que je n'ai perdue que par étourderie.

BAZIN.

Oui, par étourderie. Après.

DESGRAVIERS.

Nous parlions des affaires publiques, suivant l'usage du déjeûné, lorsque Lecoq est entré.

BAZIN.

Lecoq!

DESGRAVIERS.

Oui, ce Lecoq que vous ne voulez pas absolument croire l'amant de votre femme. Il fit bientôt changer la conversation; c'est un homme qui ne sait parler que de ses bonnes fortunes.

BAZIN.

Eh bien?

DESGRAVIERS.

Eh bien...? mais je voudrais que Duparc fût ici, car le fait le regarde autant que vous.

BAZIN.

Eh bien! soyez content, tenez, c'est Duparc que j'entends: mais, de grâce, maintenant soyez bref.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, DUPARC.

DUPARC.

Eh bien, mon ami, vous avez causé avec votre femme; de mon côté j'ai interrogé la mienne. Voyons si leurs réponses s'accordent. Quelle est cette femme inconnue qui est venue les voir ce matin?

BAZIN.

Madame Jacob, cette devineresse chez laquelle elles se sont transportées toutes les deux.

DUPARC.

Précisément. Voilà l'aveu que ma femme vient de me faire: Allons, malgré ma jalousie, il me faudra croire à cette fureur de tendresse qui l'a prise depuis hier.

DESGRAVIERS.

Madame Jacob, ciel! comme tout coïncide, et comme la Providence permet que tout se découvre! Il m'en coûte de vous affliger, mes voisins; mais il le faut, je le dois. Ce Lecoq, après s'être vanté de ses deux rendez-vous de la nuit dernière, dérangés par les maris, se félicitait d'en avoir de nouveaux ce matin, et pour le coup bien à l'abri de ces jaloux, de ces..... Dieu sait, mes voisins, comme il vous traite. Et chez qui ces

nouveaux rendez-vous? chez cette madame Jacob à la Chaussée-d'Antin.

BAZIN.

Ciel!

DUPARC.

Est-il possible?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, M.mes JACOB, BAZIN et DUPARC.

M.me JACOB, *paraissant hors du cabinet, à mesdames Duparc et Bazin.*

LES voilà! Rentrons; écoutons et profitons. (*Elles rentrent*).

SCENE XII.

DUPARC, BAZIN, DESGRAVIERS.

BAZIN.

ALLONS, mon malheur est avéré, connu même dans le quartier; je n'ai plus de ménagemens à garder; mon cher Duparc, vous qui êtes un juge, et un bon juge, de grâce, indiquez-moi les moyens les plus prompts de parvenir au divorce.

DESGRAVIERS.

Au divorce! Est-ce vous, grands dieux! qui tenez un pareil langage!

DUPARC.

Au divorce! Fi! mon voisin! dans mes plus forts accès, je n'ai jamais eu cette odieuse pensée.

BAZIN.

Mais auparavant je le verrai, ce perturbateur de la paix des ménages; il apprendra qu'un professeur de belles-lettres, ne se laisse pas outrager impunément.

DUPARC.

Je commençais à me convaincre si bien de la vertu de ma femme!

BAZIN.

C'est chez cette maudite sorcière, à la Chaussée-d'Antin! Ah! parbleu, j'y serai!

DUPARC.

Et moi aussi j'y serai; et nous verrons!

DESGRAVIERS.

Doucement, mes chers voisins, appaisez-vous. Tenez, depuis hier, j'ai fait de très-graves réflexions. Ce double rendez-vous me rappelle mon aventure avec ma troisième femme; celle dont je suis séparé... Je lui surprends un jour une lettre... une lettre terrible... Confiant avec ma première femme, je n'avais rien vu. Esclave d'un faux point d'honneur avec la seconde, j'avais tout vu, je n'avais rien dit. Jaloux avec la troisième, je ne cherche point d'autres preuves; je quitte Paris, et je ne sais ce qu'elle est devenue. Je ne m'étais jamais avisé de penser que peut-être j'avais eu tort: c'est cette nuit, au milieu de mes réflexions solitaires, que pour la première fois... Enfin, je voudrais savoir au moins à quoi m'en tenir sur elle, comme sur les deux autres.

BAZIN.

Oui, mon ami, vous pouvez avoir eu tort; mais, moi, certainement je ne l'ai pas, et j'irai chez madame Jacob...

DUPARC.

Et moi aussi j'irai.

DESGRAVIERS.

Non, vous n'irez pas. Vous êtes trop vifs; vous vous croyez outragés, vous feriez des scènes. C'est moi qui dois et qui veux aller chez madame Jacob.

DUPARC et BAZIN.

Vous?

DESGRAVIERS.

Votre situation me touche; je suis de sang-froid; je ne suis pour rien dans l'affaire. Je verrai cette femme, et fût-elle cent fois plus habile, je vous réponds de découvrir la vérité.

BAZIN.

Non; je veux moi-même....

DESGRAVIERS.

Vous pouvez me suivre, m'attendre à quelque distance,

dans un café , dans une voiture , et s'il est à propos , j'irai vous avertir ; vous paraîtrez.

BAZIN.

Oui , certainement , nous paraîtrons ; nous confondrons les coupables.

DUPARC.

Au moins , puisque vous voulez parler à cette femme avant nous , ne perdons pas de temps , car je brûle d'éclaircir...

BAZIN.

Non , ne perdons pas de temps.

DESGRAVIERS.

Partons , et croyez-moi , rapportez-vous-en à mon amitié , à mes lumières , et sur-tout à mon expérience de trois mariages. (*Ils sortent*).

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente un jardin; sur un côté, une petite porte donnant sur une rue; de l'autre, un pavillon.

La scène est chez M.me Jacob.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEDOUX. M.mes JACOB, DUPARC et BAZIN.

(*On frappe à la petite porte.*)

LEDOUX, *traversant le théâtre pour aller ouvrir.*

Ah! voilà madame; il était temps, ma foi je ne saurais suffire à répondre à toutes les personnes qui crient après.

M.me JACOB.

Entrez, mesdames, entrez.

M.me BAZIN.

Vous croyez qu'il ne nous auront pas vues entrer?

Mme. DUPARC.

Nous avons passé si près d'eux!

M.me JACOB.

Point d'inquiétude. Eh bien! Ledoux?

LEDOUX.

Ah! madame, un monde terrible; des vieilles, des jeunes, des grandes, des petites, des élégantes, des ouvrières, des femmes, des filles qui se disputent à qui passera la première quand vous arriverez.

M.me JACOB.

Et M. Lecoq, ce beau brun qui est venu hier après ces dames, il n'a pas paru ?

LEDOUX.

Pardonnez-moi, madame ; et cet autre aussi que je prenais pour un espion.

M.me JACOB.

Mon cher Desgraviers ! nous nous verrons enfin.

LEDOUX.

Je ne sais pas son nom ; mais c'est égal, il est venu et malgré toutes mes précautions, ils se sont presque rencontrés. Mais il n'y a pas de danger ; on aurait dit qu'ils se cachaient l'un de l'autre. Je les ai remis tous les deux à un quart-d'heure, comme madame me l'avait recommandé.

M.me JACOB.

Dès que Lecoq arrivera, dites que je l'attends au jardin. N'introduisez Desgraviers qu'après son départ, et renvoyez tout le reste à demain.

LEDOUX.

A demain ? Ce ne sera pas facile, entre nous. Ah ! mon dieu ! comme les gens sont donc curieux et crédules ! (*Il sort*).

SCENE II.

LES MÊMES, excepté LEDOUX.

M.me JACOB.

Vous voyez qu'ils ne nous feront pas attendre.

M.me DUPARC.

Avez-vous remarqué en passant la voiture où nos maris sont restés en sentinelle ?

M.me BAZIN.

Je tremblais qu'ils ne nous apperçussent.

M.me DUPARC.

Comme ils ont changé depuis hier ! Sur le visage de Duparc, ce n'est plus qu'un reste d'inquiétude.

M.me Bazin.

Et mon pauvre Bazin, qu'est devenu son air vainqueur ?

M.me Jacob.

Et l'air consolateur, empressé, affairé, du pacifique Desgraviers! Bientôt tu ne prendras plus tant d'intérêt aux affaires des autres, cher mari de trois femmes !

SCÈNE III.

Les précédens, LEDOUX.

Ledoux.

Voila M. Lecoq qui marche sur mes pas.

M.me Bazin.

Je ne veux pas le voir.

M.me Duparc.

Ni moi non plus.

M.me Jacob.

Passez toutes les deux dans ce pavillon.

M.me Duparc.

Je vous le recommande.

M.me Bazin.

Ne l'épargnez pas. (*Elles entrent dans le pavillon.*)

SCENE IV.

M.me JACOB, LEDOUX.

Ledoux.

Dépêchez-vous de l'expédier, car l'autre sonnait au moment ou j'accourais.

M.me Jacob.

Faites-le entrer et attendre jusqu'au départ de Lecoq.

Ledoux.

Bon. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

M.me JACOB, LECOQ.

LECOQ.

Ah ! c'est vous , belle dame ; il y a une heure que je suis dans votre quartier à attendre votre retour. Eh bien ! viendront-elles ?

M.me JACOB.

Tout ce qui s'est passé hier au soir , ces rencontres avec les maris , vos confidences à chacun d'eux , avaient furieusement altéré le léger sentiment de préférence qu'elles éprouvaient pour vous ; car ce sont des femmes vertueuses , et ce n'est que votre conservation qu'elles aiment.

LECOQ.

Ma conversation ! je parle si bien , c'est tout simple. Viendront elles ?

M.me JACOB.

Que d'obstacles ! D'abord les maris qui les obsèdent sans cesse ; ensuite chacune a découvert que vous aimiez l'autre ; delà , grande colère , grande jalousie.

LECOQ.

La jalousie ! elle amène l'amour, vous le disiez hier.

M.me JACOB.

Vous entendez bien que j'ai dit à celle-ci qu'elle était préférée ; à celle-là, que vous ne faisiez la cour à l'autre que pour mieux cacher vos véritables sentimens ; enfin , j'ai levé tous les scrupules ; dans un quart-d'heure elles seront ici.

LECOQ.

Dans un quart-d'heure ici ! Vous êtes adorable.

M.me JACOB.

Mais elles ne viennent , m'ont-elles dit , que pour éclater en reproches contre le perfide , l'ingrat qui a cru pouvoir les tromper ; elles sont étonnées de votre présomption , de votre fatuité ; ce sont leurs propres expressions.

LECOQ.

Oh ! quand les femmes vous aiment , elles ne vous épargnent pas les injures !

M.me JACOB.

Mais voyez ce petit brasseur , disait madame Bazin ; parce qu'il a séduit , trompé quelques grisettes , s'adresser à une

femme comme moi ! Plus vain que M. Bazin, plus jaloux que M. Duparc, il a tous leurs défauts, sans avoir leurs qualités.

LECOQ.

Oui, mais ce sont des maris.

M.me JACOB.

S'imaginer que je suis malheureuse avec mon mari, disait madame Duparc ; c'est avec un mauvais sujet de son espèce que je serais vraiment infortunée.

LECOQ.

Oh ! entre nous, je ne vaux pas grand'chose ; elle a raison.

M.me JACOB.

Ce qu'il y a d'embarrassant, c'est que, suivant les apparences, elles vont se trouver ici toutes les deux en même temps.

LECOQ.

Tant mieux ; elles vont se disputer, il faudra faire le conciliateur. Il me vient une idée ; il faut les réunir à table ; Bacchus et l'Amour ont toujours été bons amis : vous me prêtez votre maison ; je commande un grand repas chez Rose, votre voisin ; grande chère, bon vin, nous nous amuserons.

M.me JACOB.

Volontiers. Donnez vos ordres en conséquence.

LECOQ.

Je me charge du dessert. Nos belles vont arriver ; heureusement j'ai un cabriolet, je vole et je reviens. Sans adieu, trop aimable enchanteresse. Oh ! cela va faire un bruit du diable ; c'est charmant, divin, délicieux. (*Il sort.*)

M.me JACOB, *seule.*

Le fat ! il ne s'est pas apperçu que je me moquais de lui. Le bandeau de l'amour-propre est encore plus épais que celui de l'amour.

SCENE VI.

M.me JACOB, LEDOUX.

LEDOUX.

PEUT-ON faire entrer monsieur... M. Desgraviers, comme vous l'appelez, il est là.

M.me JACOB.

Faites-le passer ici ; et dans la conversation que vous allez avoir avec lui, donnez-lui à entendre que M. Lecoq me fait la cour.

LEDOUX.

A vous, madame ?

M.me JACOB.

Oui, et que je reçois ses soins avec complaisance ; mais tout cela d'une manière bien précise, bien positive.

LEDOUX.

Laissez-moi faire ; ah ! l'on se forme à mentir dans une maison comme celle-ci. (*Il sort.*)

M.me JACOB, *seule.*

Je suis bien faite aussi pour inspirer de tendres sentimens à M. Lecoq. Sortons, voici M. Desgraviers.

SCÈNE VII.

DESGRAVIERS, LEDOUX.

DESGRAVIERS.

AH ! elle est donc rentrée enfin ! Eh bien ! où est-elle donc cette femme qui se fait tant desirer ?

LEDOUX.

Tout-à-l'heure vous l'allez voir paraître ; elle prépare ses expériences.

DESGRAVIERS.

Ses expériences ! Pourquoi descendre au jardin ? ne pas me recevoir dans son appartement ?

LEDOUX.

C'est ici qu'elle reçoit ses amis quand il fait beau comme aujourd'hui.

DESGRAVIERS.

Ses amis ? je ne la connais pas.

LEDOUX.

Je veux dire les honnêtes gens, ou du moins ceux qui le paraissent comme vous.

DESGRAVIERS.

Vous ne me parliez pas si poliment hier, quand vous me refusiez la porte.

LEDOUX.

Ah dame! hier n'est pas aujourd'hui.

DESGRAVIERS, *à part.*

Si j'interrogeais ce valet?

LEDOUX, *à part.*

Comment l'amener à parler de cet autre, de M. Lecoq?

DESGRAVIERS.

Votre maîtresse est bien habile, n'est-ce pas, mon ami?

LEDOUX.

C'est surprenant, monsieur; c'est que ce ne sont pas seulement des femmes qui viennent nous consulter; il nous vient des hommes. Oh! mais, des hommes d'esprit; je m'y connais, moi, parce qu'à cet opéra j'en ai tant vu; des auteurs, des musiciens qui demandaient des poëmes, des poëtes qui demandaient des décorations.

DESGRAVIERS.

Il me semble, lorsque je suis entré, que j'ai vu sortir un homme de bonne mine, que j'ai cru reconnaître; n'était-ce pas?...

LEDOUX.

M. Lecoq.

DESGRAVIERS.

Ah! il vient aussi consulter les devineresses?

LEDOUX.

Ah! c'est une affaire à part! une consultation comme il n'y en a pas.

DESGRAVIERS, *à part.*

Nous y voilà. Pauvre Duparc! pauvre Bazin!

LEDOUX.

C'est que, voyez-vous, madame est dans la fleur de la jeunesse.

DESGRAVIERS.

Oui, elle n'est pas de ces sorcières dont la figure sert de caution à la vertu.

LEDOUX.

C'est une honnête femme, au moins; mais nous n'en avons pas moins nos soupirans.

DESGRAVIERS.

Comment! est-ce que M. Lecoq lui aurait fait entendre que sa beauté l'a touché ?

LEDOUX.

Et pourquoi pas ?

DESGRAVIERS.

En vérité ?

LEDOUX.

Enfin je sais ce que je sais ; suffit que c'est une affaire très-avancée. Madame est un excellent parti, et M. Lecoq est vraiment aimable ; du moins madame le trouve tel.

DESGRAVIERS.

Que votre maîtresse prenne garde à cet homme-là, mon ami ; il la trompe.

LEDOUX.

On ne trompe pas madame. Mais la voici, je vous laisse.

(*Madame Jacob paraît voilée ; elle appelle Ledoux, et lui parle bas.*)

DESGRAVIERS.

Voici du nouveau ; comment ! il ferait la cour même à la sorcière ?

LEDOUX.

C'est entendu. (*En sortant.*)

SCENE VIII.

DESGRAVIERS ; M.me JACOB, *voilée.*

DESGRAVIERS, *à part.*

Oh ! oh ! voilée ! c'est unique comme ces femmes-là savent employer jusqu'au plus petit moyen de charlatanisme.

M.me JACOB, *grossissant sa voix.*

Que voulez-vous ?

DESGRAVIERS.

Ce que je veux, madame ? (*à part.*) C'est fort singulier, cette femme m'inspire un certain je ne sais quoi qui m'étonne. (*Haut.*) Je venais, madame, plein d'admiration pour vos

talens que j'entends vanter de tous les côtés, où je porte mes pas, qui se sont enfin tournés vers votre demeure, parce que je suis curieux de savoir comment... et par quelle aventure dans une circonstance aussi singulière...

M.me JACOB.

Vous vous troublez ?

DESGRAVIERS.

C'est qu'aussi, madame, on ne s'attend pas... Dites-moi un peu, madame, recevez-vous toutes les personnes qui viennent vous consulter, avec un voile ?

M.me JACOB.

Non.

DESGRAVIERS, *toujours troublé.*

Bien sensible à la préférence. (*Cherchant à se remettre.*) Madame, un mauvais sujet que vous connaissez, un nommé Lecoq, fait la cour aux femmes de deux de mes amis; on dit même que toutes deux ont donné ce matin ici, chez vous, un rendez-vous à M. Lecoq.

M.me JACOB.

Eh bien?

DESGRAVIERS.

Eh bien! madame, mes deux amis sont forts inquiets.

M.me JACOB.

Eh bien! monsieur, vos deux amis sont des sots.

DESGRAVIERS.

Ils en ont peur.

M.me JACOB.

Ils ont tort d'avoir peur.

DESGRAVIERS.

C'est-à-dire que leur fait est sûr.

M.me. JACOB.

Au contraire, et leurs femmes sont vertueuses.

DESGRAVIERS.

En vérité? Cependant. . .

M.me JACOB.

Cependant, vous qui vous mêlez si charitablement des ménages des autres, n'avez-vous pas été marié ?

DESGRAVIERS.

Moi, madame? (*A part.*) Que diable veut dire cette question? (*Haut.*) Oui, je l'ai été, et plus d'une fois, malheureusement.

M.me JACOB.

Vos deux premières femmes. . .

DESGRAVIERS.

D'où savez-vous?

M.me JACOB.

Vos deux premières femmes...

DESGRAVIERS.

M'avaient trompé, et ne sont plus... Mais vous cherchez à détourner....

M.me JACOB.

La troisième?

DESGRAVIERS.

Eh bien! madame, la troisième! (*A part.*) Quelle est donc cette femme qui paraît si instruite et qui m'interroge?

M.me JACOB.

Pourquoi vous en êtes-vous séparé?

DESGRAVIERS.

Pourquoi?..... Mais ce n'est pas pour ce motif que je viens....

M.me JACOB.

Répondez.

DESGRAVIERS.

Eh bien! madame, elle m'avait trompé comme les autres.

M.me JACOB.

En avez-vous eu la preuve?

DESGRAVIERS.

La preuve? Mais encore une fois ce n'est pas là... Je viens chez vous pour mes amis, et voilà que vous me parlez de mes propres chagrins.

M.me JACOB.

En avez-vous eu la preuve?

DESGRAVIERS.

Oui, madame, j'en ai eu la preuve, une lettre d'amour signée de deux lettres initiales.

M.me JACOB.

Cette lettre était d'une femme.

DESGRAVIERS.

Quelle femme ?

M.me JACOB.

Joséphine Mercour, son amie.

DESGRAVIERS.

Qui depuis épousa le jeune Valmont.

M.me JACOB.

Elève de votre ami Bazin qui gagna un procès jugé par votre ami Duparc, auquel alors mademoiselle Mercour n'osait écrire que sous l'adresse de votre femme.

DESGRAVIERS.

Et quel motif empêcha qu'on ne me mit dans la confidence ?

M.me JACOB.

Votre indiscrétion.

DESGRAVIERS, *examinant oujours.*

Et qui a pu vous révéler ?

M.me JACOB.

Mon art.

DESGRAVIERS, *examinant toujours.*

Qui êtes vous donc ?

M.me JACOB, *se devoilant.*

Votre femme.

DESGRAVIERS.

Ah ! mon dieu ! c'est elle; innocente... je ne m'en doutais pas. Ah ! pardonne.

M.me JACOB.

Il n'est plus temps.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LEDOUX.

LEDOUX.

Le notaire de madame est là qui voudrait lui parler ; il dit que le contrat de mariage est prêt.

DESGRAVIERS.

Le contrat de mariage !

LEDOUX.

Eh ! oui, de madame et de M. Lecoq ; ce n'est plus un mystère.

DESGRAVIERS.

Mais cela ne se peut pas. Vous êtes ma femme, je suis votre mari.

M.me JACOB.

Humeur incompatible. J'ai tout prévu ; la procédure est en règle.

DESGRAVIERS.

Mais il aime madame Bazin, madame Duparc.

M.me JACOB.

C'est un jeu. J'ai tout conduit pour guérir l'un de sa jalousie, et l'autre de son excessif amour-propre.

DESGRAVIERS.

Mais permettez !... Ecoutez !... Madame Desgraviers ! Quelle leçon ! Ah ! si jamais j'oublie celle-là.

M.me JACOB.

Je souhaite qu'elle vous profite, si jamais vous faites choix d'une quatrième épouse.

SCENE X.

DESGRAVIERS.

Je reste confondu, anéanti ; de trois femmes j'en retrouve une.... innocente à ce qu'il paraît, et elle serait sur le point d'en épouser un autre !

SCÈNE XI.

DESGRAVIERS, DUPARC, BAZIN.

BAZIN.

Non, laissez-moi ; ne me retenez-pas ! Je veux la voir cette madame Jacob ; que je...

DUPARC.

Mais, écoutez-donc, un peu de sang froid. On n'est pas de cet emportement !... Modérez-vous.

BAZIN.

Que je me modère ! Je veux voir cette madame Jacob. Quoi ! me préférer ce Lecoq ! L'indigne !

DUPARC.

Ah ! mon dieu ! ce que c'est que la jalousie ! Tenez, voilà Desgraviers, il vous instruira.

BAZIN.

C'est vous, mon ami ? eh bien ! où en sommes-nous ? Où en êtes-vous ? Qu'avez-vous appris ?

DESGRAVIERS.

J'en suis, mes chers amis, j'en suis ! Ah ! j'étais loin de m'attendre à ce qui vient de m'arriver.

DUPARC.

Ah ! bon dieu ! Qu'avez-vous donc ?

BAZIN.

Vous redoublez mon inquiétude !

DESGRAVIERS, *d'un ton dolent.*

Non, mes chers amis, ne vous inquiétez pas, ne vous attristez pas ; tout va le mieux du monde pour vous ; et vous êtes trop heureux !

DUPARC.

Mais vous nous annoncez notre bonheur d'un ton bien douloureux.

DESGRAVIERS.

Ah ! c'est que vous ne savez pas, vous ne pouvez pas vous

douter !... Mais, avant tout, de grâce, répondez-moi ! Vous connaissez le jeune Valmont ?

BAZIN.

C'est un de mes élèves, un très-joli sujet ; mais c'est ma femme dont il me faut parler.

DESGRAVIERS.

Ce jeune Valmont, mon cher Duparc, n'a-t-il pas gagné un procès il y a un an ?

DUPARC.

Oui, un procès qui l'obligeait à se cacher, et dont le succès décida son mariage. Mais de grâce... M. Lecoq !

DESGRAVIERS.

Ainsi les amours de ce Valmont étaient donc bien secrètes ?

BAZIN.

Eh ! oui, très-secrètes ; mais de grâce...

DESGRAVIERS.

Et n'y a-t-il pas eu une lettre d'interceptée ?

BAZIN.

Qui, dit-on, fit le malheur d'une de ses amies, parce qu'il y avait un mari brutal... Mais quel rapport ce Valmont peut-il avoir avec ma femme, avec la sienne ?

DESGRAVIERS.

Un mari brutal ! Voilà ce que c'est, elle est innocente, et ce n'est que moi que je puis accuser de mon malheur.

BAZIN.

Ah çà ! perdez-vous la tête, mon voisin ? vous moquez-vous de nous ?

DESGRAVIERS.

Encore une fois, mes chers voisins, tranquillisez-vous. Vos femmes sont la vertu même ; tout est éclairci.

DUPARC.

Le fait est que nos femmes sont ici, ou vont arriver.

BAZIN.

Que Lecoq y est déja, qu'on l'a vu entrer.

DESGRAVIERS.

Et moi, je vous soutiens que tout est un jeu. Ces rendez-vous, ces surprises, et jusqu'à ce journal... et si M. Lecoq est aimé, ce n'est ni de votre femme, ni de la vôtre.

BAZIN.

Allez-vous-en au diable, avec vos contes.

DUPARC.

Êtes-vous d'intelligence avec nos ennemis?

DESGRAVIERS.

Doucement donc, doucement! comme vous criez!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, M.me JACOB.

M.me JACOB.

D'ou vient donc tout ce bruit? Est-ce vous M. Desgraviers qui vous permettez encore d'exciter ces messieurs?

DESGRAVIERS.

Qui? moi, madame! bien au contraire.

BAZIN.

Ah! vous voilà, madame?

DUPARC.

Osez-vous bien paraitre devant nous?

BAZIN.

Vous qui favorisez des désordres.

DUPARC.

Vous qui vous prêtez à des manœuvres...

BAZIN.

Officieuse amie!

DUPARC.

Complaisante enchanteresse!

DESGRAVIERS.

Messieurs, cessez, je vous prie, ces insolens propos; du respect pour madame.

DUPARC.

Du respect! Et quel intérêt si puissant vous parle en sa faveur?

BAZIN.

Quelle est donc cette femme pour laquelle vous abandonnez vos amis?

DESGRAVIERS.

Ce qu'elle est? Ma femme, puisqu'il faut vous le dire. (*Avec transport.*) N'est-ce pas que tu es ma femme, que tu resteras ma femme? que ton mariage avec Lecoq n'est qu'une plaisanterie? Oui, messieurs, ma femme, celle dont je m'étais séparé sur des apparences trompeuses; car j'avais tort, et vous venez de me le prouver. Enfin elle est ma femme.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS; M.me BAZIN, M.me DUPARC, *sortant du cabinet.*

M.me BAZIN.

Et voici la vôtre.

M.me DUPARC.

Et voici la vôtre.

M.me BAZIN.

Hier outrée de votre indifférence, aujourd'hui indignée que vous ayez pu la croire capable de quelque sentiment de préférence pour un fat ridicule; car elle doit vous l'avouer, ce journal écrit sous la dictée d'une amie bien adroite, n'était fait que pour vous effrayer.

M.me DUPARC.

Hier outrée de vos injustes soupçons, bien sincère dans les témoignages d'affection qu'elle vous a prodigués, et n'ayant accepté comme madame Bazin, le rendez-vous chez madame Jacob, que dans l'espoir de vous y amener.

DUPARC, *confus.*

Bazin, mon ami, c'est assez vraisemblable, au moins!

BAZIN, *de même.*

Nous n'avons qu'un parti.

DESGRAVIERS.

Un seul ; implorer, mériter notre pardon.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LEDOUX.

LEDOUX.

VOILA M. Lecoq qui descend de voiture avec un dessert complet.

M.me JACOB.

Eh ! vite, tous les trois à votre tour dans le pavillon.

DUPARC.

Mais pourquoi ?

BAZIN.

Comment ?

DESGRAVIERS.

Il faudrait...

M.me JACOB.

Obéir quand vos femmes commandent.

(Ils entrent tous les trois dans le pavillon.)

SCÈNE XV et dernière.

M.me JACOB, M.me DUPARC, M.me BAZIN, LECOQ.

LECOQ, *parlant de la coulisse.*

C'EST bien, très-bien Faites ouvrir les portes du sallon. Mille pardons, mes belles dames, de vous avoir fait attendre.

M.me JACOB.

Enchantée de vous voir, mais nous voici dans un grand embarras ; depuis que vous m'avez quittée, il m'est survenu trois parens de province, qu'il m'est impossible de ne pas garder à dîner.

LECOQ.

Trois parens? Ah! diable, c'est gênant, moi qui me flattais d'être seul avec vous.

M.me JACOB.

Que voulez-vous? il faut bien prendre son parti.

LECOQ.

Ah! sans doute. De province, dites-vous? trois nigauds, trois imbécilles; nous nous amuserons à leurs dépens.

M.me JACOB.

C'est cela; je cours les chercher et vous les présenter.

(Elle va au pavillon et amène les trois maris.)

LECOQ, *à madame Duparc.*

C'est que personne ne s'entend comme moi à mystifier un provincial; vous allez voir. (*Il se retourne du côté de madame Bazin, et apperçoit Bazin.*) Ciel! un mari! (*Il se retourne du côté de madame Duparc, et apperçoit Duparc.*) Et l'autre!

M.me JACOB, *présentant M. Desgraviers.*

Et le troisième.

BAZIN.

Ah! M. Lecoq, nous vous avons bien des obligations; sans vous je restais orgueilleux, indifférent.

DUPARC.

Moi, jaloux!

DESGRAVIERS.

Je ne retrouvais pas ma femme.

BAZIN.

Achevez votre ouvrage.

DESGRAVIERS.

Parlez pour nous.

DUPARC.

Aidez-nous à obtenir notre pardon.

M.me BAZIN, *à son mari.*

Ayez autant d'amour, de soins, d'attentions que vous croyez pouvoir en exiger de moi.

M.me DUPARC, *à son mari.*

De la franchise, de la confiance.

M.me JACOB.

. Et ces dames vous pardonnent comme je pardonne à mon cher Desgraviers. C'est pour le coup que vous dinez avec nous.

LECOQ.

Je le voudrais, j'en serais enchanté; mais je me rappelle à l'instant une affaire... Pas possible... Au désespoir... Votre très-humble serviteur.

M.me JACOB.

Profitez de la leçon, messieurs; et souvenez-vous bien que la vertu des femmes dépend presque toujours de la conduite maris.

FIN.



Faute à corriger.

Page 32, ligne 25, Si je vous disais cependant que pendant, etc.; *lisez* Si je vous disais que pendant, etc.

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET jeune,
RUE JACOB, n.° 1186.